

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

ÉTUDE CRITIQUE
DES POÈMES INÉDITS DE
JAMES RUSSELL LOWELL

THÈSE
POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Irving BURACK

PARIS
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
4, PLACE DE L'ODÉON

1939



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551807_0052

Étude critique des Poèmes Inédits
de James Russell Lowell

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

ÉTUDE CRITIQUE
DES POÈMES INÉDITS DE
JAMES RUSSELL LOWELL

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Irving BURACK

PARIS
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
4, PLACE DE L'ODÉON

1939



A MES PARENTS

A M. le Professeur Charles CESTRE, de la Sorbonne,
Protecteur de l'étude de la Littérature Améri-
caine en Europe, savant érudit dont les travaux
ont gagné de nombreux amis à la France, sa
chère patrie : à lui-même avec ma reconnais-
sance pour sa compréhension sympathique et ses
encouragements.

A M. Stanley A PRIOR, de Sacramento, Californie.

A M. Samuel M. KOFFLER, de New York City

A M. le Docteur Melvin BACON, de Boston,
Massachusetts.

A. M. le Docteur Irving RETREY, de New York City.

PREFACE

En 1890, année qui précéda sa mort, Lowell fit paraître une édition définitive de ses œuvres connue sous le nom de Riverside Edition. Peu de temps après, Charles E. Norton, son exécutif littéraire, fit éditer une collection posthume et définitive, qui fut suivie de celle de Horace, E. Scudder, la Cambridge Edition, comprenant à la fois tous les poèmes de la Riverside Edition et de l'Édition Norton. Cette thèse sur les poèmes inédits de Lowell est basée sur l'édition de Cambridge.

Je peux difficilement approuver MM. Norton et Scudder d'avoir écarté tant de poèmes de Lowell dans leurs éditions, à moins qu'ils n'aient voulu exprimer par là ce que Pétrarque dit à Boccace dans le Pentameron de Landor (phrase que Lowell cite lui-même dans la brève préface des 4 volumes de ses poèmes de la Riverside Edition). « Aucun de nous n'est devenu le poète qu'il pensait être quand il était plus jeune ». Il y a dans ces poèmes inédits quelque chose qui émeut certains d'entre nous, quelque chose qui trouve en eux un écho « touchant leur cœur », pour employer une très belle expression de Hazlitt, « à travers les pensées tourmentées et le tumulte du monde, comme la musique de leur langue

maternelle entendue dans quelque contrée lointaine ». Beaucoup de ces poèmes inédits produisent cette impression sur le lecteur et ceux mêmes qui ne jugent la poésie que d'après sa perfection technique n'y trouveront que peu de chose à critiquer. Beaucoup de ces poèmes de Lowell bien qu'inférieurs en force à ceux de la « Slavery » période, atteignent parfois une supériorité dans le fini et la pureté de l'expression en dépit du fait qu'ils n'ont pas été revus avec le soin que leur auteur y aurait consacré s'il avait dû les faire paraître avec ses œuvres déjà publiées. Pour des raisons manifestes ces poèmes inédits ne sauraient trouver place dans cette thèse, mais c'est le désir de l'auteur de les faire publier dans un proche avenir. Ayant ainsi à leur disposition les œuvres complètes de ce poète, les lecteurs auront une idée plus exacte du génie de Lowell. Ils auront une vue plus précise du développement spirituel d'un esprit distingué et cultivé capable de prendre une joie intense aux plaisirs des sens comme à ceux de l'intelligence, ils auront la vision complète d'un jeune homme épris d'idéal féminin, ils assisteront au développement graduel d'une personnalité que l'amour n'occupe plus seul, qui passe par d'autres stades où le problème de la destinée de l'homme et de ses relations avec l'invisible est en train de trouver une nouvelle solution.

Je voudrais saisir cette occasion pour exprimer ma reconnaissance aux institutions qui m'ont fourni la matière indispensable à cette thèse aussi bien que

pour tout travail futur que je pourrais consacrer à Lowell : les bibliothèques des Universités de Columbia, de Yale et d'Harvard; la bibliothèque du Congrès; la bibliothèque Abernethy de Littérature américaine du College de Middlebury; la bibliothèque et galerie d'art de Henry E. Huntington à San Marino, en Californie; la bibliothèque publique de New York; la bibliothèque de Pierpont Morgan; et la bibliothèque américaine de Paris.

CHAPITRE PREMIER

LA POESIE DE JAMES RUSSELL LOWELL

Avant de commencer notre étude des poèmes inédits, il nous semble utile de donner une impression générale de la poésie de Lowell, telle qu'elle se présente dans l'édition définitive de ses œuvres. Ce sera une tâche agréable et profitable que d'étudier l'évolution du poète, de deviner son amour d'un idéal féminin, son attachement aux conceptions nobles et infinies, de noter comment son enthousiasme pour le progrès, sa foi dans un idéal, se révèlent peu à peu dans l'éloquence de ses poèmes contre l'esclavage; de noter comment l'amertume des controverses et le mépris militant pour ce qui est bas et indigne se transforment avec les années en une placide tolérance; d'observer comment des vues plus larges, la culture des lettres, l'épanouissement de ses sympathies intellectuelles produisent l'aimable urbanité de ses dernières années; comment un doux automne après le long été d'une vie consacrée à de nobles desseins, apporte finalement sa récolte de succès et d'immortalité, et, ce qu'il appréciait lui-même comme le don suprême accordé aux mortels, de sérénité.

En 1841, Lowell publie son 1^{er} volume de poésie,

A Year's Life, avec en exergue ces paroles de Goëthe, « *J'ai vécu et aimé* ».

Cette publication est en l'honneur d'une dame, non nommée d'une beauté et d'un charme délicats et spirituels. Le ton dominant de ce volume prouve que Lowell était un ardent admirateur de Keats. « Irene », « The Bobolink », « Ianthe » et autres renvoient l'écho de « Lines on the Mermaid Tavern ». Plusieurs de ces poèmes ne sont que des confessions en vers de son amour pour le cœur et l'âme de la femme. Son imagination est vive, et sa fantaisie féconde en images délicates. Son amour de la nature est sincère et révèle souvent une puissance d'observation aiguë. Son respect de la femme, son amour de la beauté idéale nous frappent et nous plaisent tout particulièrement. Le poème « Irène », plein de son amour pour celle que nous savons être Maria White, est vraiment une création merveilleuse. Il décrit les charmes pleins de réserve et les grâces modestes de la femme avec une puissance peu commune d'observation et une connaissance pleine de sympathie. Mais bien que ce soit un portrait idéal il n'est pas exempt des défauts qui caractérisent l'auteur : son manque de précision dans les termes ; son amour pour une phraséologie ampoulée. D'autres poèmes dans *A Year's Life* nous montrent les dons poétiques de Lowell à cette époque, spécialement « Threnodia » qui nous présente une agréable peinture d'une enfance brisée par la main de la mort. Ce poème révèle une profondeur et une tendresse de sentiments chez un homme jeune,

étranger encore aux joies et aux peines d'un père. Ce premier volume contenait 35 sonnets dont deux seulement furent retenus dans les éditions dernières.

En 1843, Lowell publia son second volume de poésie consistant en vers déjà parus dans les principaux périodiques de ce temps, tels que *The Southern Literary Messenger*, *Graham's Magazine*, et *The Boston Miscellany*. Ce volume comprenait ces poèmes bien connus tels que « The Legend of Brittany », « Prometheus », « Rhœcus », « The Shepherd of King Admetus », « To Perdita Singing », « The Forlorn », « The Heritage », et « A Parable ». Dans ces vers il y a quelque chose de la gravité ambitieuse sensuelle et virile de Keats¹. Mais de telles analogies commençaient à disparaître du cœur intime du poète; son individualité s'affirmait. Quelque chose de la simplicité de Wordsworth, une sorte de sentiment religieux enrichissait ses vers. Une de ses odes commence ainsi :

« In the old days of awe and keen-eyed wonder,
The Poet's song with blood-warm truth was rife ».

On peut la considérer comme une confession de foi. Elle laisse prévoir le Lowell des années à venir, car elle blâme ces poètes qui ne cherchent qu'à amuser et déplore leur indifférence pour l'élévation morale de l'homme.

« Properties our silken bards environ;
He who would be the tongue of this wide land
Must string his harp with chords of sturdy iron
And strike it with a toil-embrowned hand ».

(1) Pour plus de détails sur l'intérêt précoce que Lowell portait à Keats, voir *J. R. Lowell, A. Biography*, I, 94-96 de Scudder.

Le volume de 1843 était d'un caractère varié et contenait les effusions du poète et du réformateur à la fois — digne prélude au rôle qu'il devait jouer par la suite. L'élément didactique et humanitaire y trouvait plus d'expression que dans son premier volume. Dans « Rhœcus » légende féerique de l'ancienne Grèce, il dit,

« He who scorns the least of Nature's works,
Is thenceforth exiled and shut out from all. »

Alors que Keats dans « Hyperion » résume sa philosophie poétique par

« For 't is the eternal law
That first in beauty should be first in might. »

Lowell dans « Prometheus » ordonne à Jupiter de prendre garde que lui

« And all strength shall crumble except love ».

Dans « A Glance Behind the Curtain », conversation imaginaire entre Cromwell et Hampden, il fait dire au Lord Protecteur de l'Angleterre,

« So speaks that inward voice which never yet
Spake falsely when it urged the spirit on
To noble emprise for country and mankind. »

« Wendell Phillips » et « A Chippewa Legend » sont pleins de sentiments anti-esclavagistes.

Le volume de poèmes de 1843, quoique teinté de vague dans l'expression des sentiments religieux avec une prédilection pour les expressions originales et délicates, révèle néanmoins une intelligence plus ferme, un ton plus hardi, des pensées plus vastes. Le poète se consacre davantage à l'expression des sentiments

humains et se sent dominé par un esprit qui tend à éclairer les autres. Quoique rêvant toujours aux douleurs de l'Amour, il est pénétré d'une vaste et compréhensive philanthropie qui l'amène à s'appesantir sur les maux causés par l'état de la société. Considéré à la lumière de son développement poétique, ce volume « marque une plus grande confiance en soi, un but plus déterminé, une confiance dans un pouvoir dont il ne peut encore mesurer la limite et avec tout ceci une alternance entre l'expression des pures délices procurées par l'Art et l'utilisation de cet art à l'accomplissement de quelque grand dessein » ¹.

En 1848, apparut le 3^e volume de poèmes de Lowell. Il se composait de vers fournis à des périodiques ou à des journaux humanitaires tels que *The Anti-Slavery Standard*. Le manque de précision, les vagues aspirations qui au début voilaient maintes de ses créations ont maintenant presque totalement disparu. La langue obéit mieux à sa volonté et il est en état d'atteindre son but élevé sans chercher d'artificiels effets de mots. Cependant il ne s'était pas encore débarrassé de quelques-unes de ses premières tendances. « *Above and Below* » est une œuvre parfaitement ciselée avec quelques stances très remarquables. Mais elle contient par endroit des images qui montrent que Lowell est toujours animé de l'esprit de Keats et de l'époque Elizabethaine. Une certaine langueur, le raffinement exagéré des sentiments, dans « *Extreme*

(1) Scudder, *ibid*, I, p. 128.

Uction », donnent de la fadeur à cette pièce. Le volume contient cependant plusieurs poèmes qui contribueront d'une façon permanente à la réputation de Lowell. Parmi les poèmes de sentiment et de fantaisie « The Changeling » a une place de choix. La première strophe nous donnera une idée de sa belle et fraîche inspiration.

« I had a little daughter,
And she was given to me
To lead me gently backward
To the Heavenly Father's knee.
That I, by force of nature,
Might in some dim wise divine
The depth of his infinite patience
To this wayward soul of mine ».

« Hebe », pleine d'une étrange fascination, et « Indian Summer Reverie », d'une beauté simple et délicieuse, convaincront le lecteur de la maîtrise croissante de l'auteur. Ces morceaux sont la preuve du plein épanouissement du poète. Dans le monologue dramatique de « Columbus » le poète proclame que « l'ancien monde est épuisé », que « l'Europe s'avance en chancelant vers le jugement dernier », et qu'au milieu de tout cet égoïsme il faudrait un héros pour « maintenir une apparence de profonde humanité ». Dans « The Present Crisis » nous trouvons un poème plein d'active énergie et d'appels enflammés contre l'annexion du Texas et l'extension de l'esclavage. C'est un encouragement à l'énergie, au patriotisme et à la tolérance. Lowell demande d'urgence la libération de « l'esclave partout où il est écrasé » et

ceci « parce que l'humanité se traîne en avançant » et « que le temps donne aux biens du passé une apparence barbare » et « qu'on ne peut essayer d'ouvrir la porte de l'avenir avec la clef sanglante et rouillée du passé ». « *The Present Crisis* » est la personification de la philanthropie politique intense et farouche de Lowell et il s'y fait le défenseur d'une intolérance presque sauvage contre la bigoterie. « Pendant vingt années », dit Greenslet, « les admonitions solennelles de ce poème ne cessèrent de retentir dans les salles publiques »¹. Dans l'oraison funèbre de Lowell que George William Curtis prononça devant l'Institut de Brooklyn, le 22 février 1892, allusion est faite, en un langage élevé, à certains passages de « *The Present Crisis* » et de « *Wendell Phillips* », « qui, avec leur musique, donnent des ailes et arment de leur flamme les traits de son appel fervent et de son viril dédain ». En citant ces vers avec une émotion contenue, de sa voix basse, mélodieuse et pénétrante, le plumet blanc de l'irrésistible Navarre de l'Eloquence acquit une grâce plus légère et ses invectives implacables en devinrent plus acérées ». Sumner fit de la stance de « *The Present Crisis* » commençant par « *For humanity sweeps onward* » le texte et le motif de cette fameuse harangue « *Crime against Speech* » qui provoqua l'attaque de Preston Brooks.

En 1848, Lowell publia également trois de ses œuvres principales « *A Fable for Critics* », « *The Glow Papers, First Series* », et « *The Vision of Sir*

(1) Ferris Greenslet, *Life of Lowell*, p. 79.

Launfal ». Il les écrivit en s'abandonnant à une sorte d'excitation intellectuelle tandis qu'il contribuait activement au *Standard*. Ces poèmes attestent non seulement la spontanéité de leur auteur, mais illustrent aussi la ferme orientation de son génie.

« A Fable for Critics » était

« A glance at a Few of our Literary Progenies
(Mrs. Malaprop's word) from the tub of Diogenes. »

On ne peut s'empêcher de s'étonner de l'audace et de l'éclat de ce jeu d'esprit si parfait. Le poète entreprit la tâche difficile de mettre à la mode les auteurs représentatifs d'un peuple que la critique irritait. Les portraits en pied sont dessinés d'une manière franche et hardie, avec une pointe de caricature bon enfant. C'est une œuvre amusante et étincelante, abondant en traits de brillante satire, mêlée d'assez d'esprit pour amuser ses victimes elles-mêmes. Il fait comparaître devant lui bien des gens pour faire leur portrait, puis les congédie en leur donnant d'habitude, un coup sec sur les doigts. Le trait dominant et le plus particulier de la victime est présenté en haut relief et parfois amplifié malicieusement de telle sorte que la ressemblance est frappante. L'esquisse suivante de Dana l'ancien est une exagération amusante d'un trait de son caractère littéraire et ceci tient lieu du portrait complet du personnage.

« Here comes Dana, abstractedly loitering along
Involved in a paulo-post-future of song,
Who'll be going to write what'll never be written
Till the Muse, ere he think of it, gives him the mitten
Who is so well aware of how things should be done

That his own works displease him before they're begun,
Who so well all that makes up good poetry knows,
That the best of his poems is written in prose.
All saddled and bridled stood Pegasus waiting,
He was booted and spurred but he loitered debating,
In a very grave question his soul was immersed
Which foot in the stirrup he ought to put first
And, while this point and that he judiciously dwelt on
He, somehow or other, had written Paul Felton
Whose beauties or faults, whichever you see there,
You'll allow only genius could hit upon either ».

Le portrait est trop long pour être cité en entier. C'est de la même façon qu'il parle d'Emerson comme d'un Plotin mâtiné de Montaigne, Hawthorne comme d'un « Tieck puritain », de Bryant comme d'un « Iceberg froid et silencieux », de Cooper comme « d'un Scott américain », et de Poe comme « composé de 3/5 de génie et de 2/5 de mystification ».

« The Fable » parut non signé, mais un tel secret ne pouvait être gardé. Quand on eut le temps d'y penser il devint évident qu'aucun autre américain n'avait pu écrire cela. Envisagée à la lumière de son développement poétique, l'œuvre se dresse comme un monument du complet développement, de la souplesse et de l'habileté de Lowell. Il y gagna des succès dans le Monde. Cela accrut le plaisir qu'il avait à faire des vers. Mais il y a plus. L'intelligence fine et ardente de Lowell ne pouvait être satisfaite des seuls lauriers dûs à l'acuité de sa critique et à l'habileté de sa technique poétique. La qualité primordiale de son esprit à cette époque était l'humanitarisme dont nous avons vu le germe dans ses poèmes de début. Les

lignes qu'il consacre à Whittier, dans « *The Fable* » pages 278 à 303 révèlent son humanitarisme par le mépris qu'il montre pour les formes de gouvernement en Europe et pour « le tribut important qu'il apporta aux abolitionnistes ». Un coup d'œil jeté sur l'actualité des sujets dans une œuvre aussi littéraire que « *The Fable* », montre combien peu fondées sont les remarques faites par certains critiques modernes assurant « que Lowell n'avait que peu ou point d'intérêt pour les problèmes du jour ni pour les idées, les systèmes ou les mouvements intellectuels et sociaux, qu'il n'était qu'un amateur de livres en littérature, flânant à travers les vieux ouvrages pour le plaisir de trouver les expressions justes et les curiosités verbales »¹; ou bien qu'il n'était qu'un « Brahmane de Cambridge » se cultivant pour son propre plaisir, refusant de voir le côté désagréable des choses avec une répugnance invétérée à penser². En fait, le passage de « *The Fable* » lignes 618 à 627, où se critiquant lui-même, il parle de son « bagage *d'ismes* » et de la nécessité où il se trouve d'apprendre la distinction entre « chanter et prêcher », illustre certainement la conscience qu'il avait de son humanitarisme et de son art didactique, nés de la vie même de son époque.

En 1848 « *The Biglow Papers, First Series* » parurent sous forme de livre après avoir été publiés en numéros séparés dans le *Boston Courier* et le *Standard*. « Il me semble que mon cœur va se briser en

(1) V. L. Parrington, *The Romantic Revolution in America*, p. 460.

(2) C. Hartley Grattan, *American Mercury*, Vol. II, 1924, p. 63.

exhalant un chant glorieux qui pourrait être un nouvel évangile de consolation et de force pour les opprimés », écrivait Lowell commençant à écrire les « Biglow Papers » en 1846. Environ 2 ans plus tard il expliquait dans l'introduction à la 2^e série, qu'il écrivit les premiers « Biglow Papers » « en pensant à la guerre du Mexique (ce que je fais encore), comme à un crime national commis au profit de l'esclavage, notre tare collective... Si je coiffai la marotte du fou pour en jouer le rôle à la cour du roi Demos, c'était moins pour exciter le rire de Sa Majesté que pour atteindre sa royale oreille à cause de certaines choses que j'avais profondément à cœur ».

Les « Biglow Papers » furent un puissant allié de la lutte contre l'esclavage. « Le rire universel provoqué par Hosea Biglow », dit Whittier, « était suffisant pour abattre la moitié de la forteresse esclavagiste. Lowell devint le porte-parole d'un peuple doué d'une mentalité particulière, en la personne de Hosea, — personnification du rude bon sens, vivifié et enflammé par ma conscience —, du Révérend Mr Wilbur, qui exprimait l'élément de prudence et de pédanterie du caractère de la Nouvelle Angleterre, et de Birdofredum Sawin, « incarnation de l'insouciance nationale quant au bien et au mal ». En choisissant le dialecte villageois, Lowell pensait que « le grand défaut de la langue américaine, écrite ou parlée, était un manque étudié de simplicité et que nous étions exposés à en arriver à considérer notre langue maternelle comme une langue morte qu'on va chercher

dans la grammaire plutôt que dans son cœur ». Pour échapper à ce danger nous devrions remonter à ses sources vives parmi celles qui furent « divinely illiterate ». Dans la première série des « Biglow Papers » Lowell en flagellant la politique contemporaine est principalement occupé de pacifisme humanitaire. La guerre du Mexique est condamnée pour plusieurs raisons mais surtout par amour du pacifisme universel. « Ez fer war, I call it murder ». « We kind o' thought Christ went again war an' pillage ». « The war is a war fer the spreadin' of slavery », « for stealin », se plaint Birdofredum, « bigger pens to cram with slaves ». Le poète considère les « impôts indirects » comme un moyen d'échanger « l'argent que nous dépensons pour le thé » en sang « mexicain ». Les « Dommercrats » furent ceux qui nous jetèrent dans une abominable guerre ». « The Debate in the Sennit » continue à lutter en faveur de « l'image de Dieu en bois d'ébène » en faisant la satire de Calhoun, qui se recommande de la constitution pour déclarer que « la clef de voûte de la liberté est l'esclavage ». La première série se termine sur la tristesse de Birdofredum, à cause d'un esclave qui avait « empoigné sa jambe de bois et le menaçait d'arracher sa jambe s'il ne rejetait pas son pistolet ».

« I vow I didn't b'lieve there wuz a decent alligatur
That hed a heart so destitoot o' commun human natur ».

La première série des « Biglow Papers » révèle le premier éveil de Lowell à une noble ambition, à

un effort généreux et à des aspirations idéalistes. Il était soulevé par l'enthousiasme humanitaire. Il croyait loyalement au progrès des Nations dans le sens de la liberté et de la justice. L'obéissance calviniste aux Devoirs de l'Homme était fermement gravée dans son esprit. « Il se dressa tel un chevalier, et dès lors posséda une idée élevée de la liberté, au lieu d'arborer un simple insigne de service dans cette cause. Sa ferveur patriotique et morale trouva d'autres occasions de s'exprimer dans la suite de son existence, et il ne rengaina jamais l'épée qu'il avait tirée du fourreau. C'est un signe de la stabilité de son génie qu'il ne fut jamais entraîné à limiter son champ d'action par la soudaine notoriété qu'il acquit » ¹.

Il ne peut y avoir de doute quant à l'exactitude de l'analyse qu'il fait de lui-même dans « Fable for Critics », où il dit : « Voici Lowell qui s'évertue à gravir le Parnasse avec tout un bagage d'*ismes*, pesant sur ses vers ». Cependant un homme n'est pas toujours le mieux placé pour juger de son propre caractère, ni de ses facultés. Peut-être Lowell fut-il quelque peu entravé dans son ascension du Parnasse par le Néo-Calvinisme, le vieux Libéralisme, l'Humanitarisme et autres bagages spirituels. Mais il possédait à *haute dose* ce détachement de l'esprit qui permet aux chants d'un poète de résonner à travers les âges. Il lui fut possible parfois de jouer de la flûte du berger, d'oublier les doutes et les tristesses

(1) Scudder, *ibid.*, I, p. 265.

d'un monde tourmenté et de voir à l'avance la gloire de l'Avenir. Tel est le poème « *The Vision of Sir Launfal* ». Lowell avec toute sa foi au progrès matériel avait de plus un grand fond d'idéalisme. Dans cette fable arthurienne, le poète expose sa croyance aux bonnes dispositions des êtres humains les plus simples. Il aime le passé mais refuse d'y reporter ses regards; il s'est affranchi du romantisme qui repousse les aspects déplaisants de la vie. Il préfère l'Avenir au passé. Dans une lettre à C. F. Briggs en décembre 1848, Lowell, parlant de la rédaction de ce poème, dit : « Je crois avoir dépassé ce que le monde connaît jusqu'ici, mais le passé paraît si peu de chose comparé à l'avenir..... Je suis le premier poète qui ait tenté d'exprimer l'idée américaine et je deviendrai peu à peu populaire ». Selon les termes de H. E. Scudder, « l'exubérance du poète, quand il chante Juin dans le prélude de la première partie, est l'expression de la joie printanière qui gonflait les veines du jeune Américain, vibrant de la joie de la liberté et de l'espérance. De même que Tennyson introduisit dans ses poèmes arthuriens une idée morale, ainsi Lowell, poète moraliste, fit de son récit une parabole dans la plus large acception démocratique et chanta le nivellement de tous les rangs de la société en une commune humanité divine ». Un lien invisible relie les « *Biglow Papers* » et « *Sir Launfal* » : c'est une ardeur sacrée, qui jaillit de cette fable animée d'une sublime charité, « Christ sous

la forme d'un mendiant » ¹. M. Scudder croit fermement que l'inspiration peut s'en rattacher au « Sir Galahad » de Tennyson, mais les vers du poème qui s'attardent le plus longuement dans l'esprit ne sont pas ceux qui traitent de cette légende, mais plutôt le chant éclatant à la louange de juin. Lowell atteint dans la technique de « Sir Launfal » une construction mélodieuse et d'une libre métrique, rare jusqu'alors dans la poésie américaine « Aucun poète américain n'a atteint des effets plus subtils et plus variés quant à la métrique et c'est à peine si Lowell lui-même réussit aussi bien par la suite » ².

En 1849, les poèmes de Lowell parurent en 2 volumes. Il en manquait beaucoup cependant. Dans les premières années qui suivirent 1850, il collabora à différentes revues, tantôt en vers tantôt en prose, et fit des conférences parmi lesquelles les 12 conférences sur la poésie anglaise au Lowell Institute pendant l'hiver de 1854-1855. En 1855, Longfellow donna sa démission de Professeur à Harvard et Lowell fut nommé à sa place. Il obtint un congé de 2 ans et vint en Europe pour poursuivre ses études. Il demeura la plupart du temps à Dresde jusqu'au printemps de 1857, moment où il rentra en Amérique et commença ses cours.

Pendant ces quelques années il changea d'attitude au sujet de l'esclavage et devint de plus en plus indifférent à cette question et à son abolition. On peut

(1) Scudder, *ibid.*, I, p. 268.

(2) G. W. Allen, *American Prosody*, p. 256.

attribuer ce changement à la mort de sa femme survenue en 1853 et dont l'influence ne s'exerça plus sur lui à ce sujet. Mais ce changement avait des origines plus lointaines. En 1849, il avait cessé d'écrire dans l'*Anti-Slavery Standard*. Il exprime son nouveau point de vue : « En écrivant pour le *Standard*, j'avais l'impression d'être obligé en quelque sorte d'admettre dans mon cabinet de travail le Comité Exécutif tout entier et de m'incliner autant que possible devant certaines personnes dont les opinions (quelque fût leur valeur du point de vue de la morale) ne pouvaient avoir aucun poids pour moi en matière d'esthétique. J'avais le sentiment que je devais travailler à ma façon, et j'avais aussi le sentiment que je devais *essayer* de travailler à *leur* façon, de telle sorte que je ne travaillais pour personne ». Dans une lettre de janvier 1850, il résume son état d'esprit et ses tendances morales : « Je commence à sentir que je dois entreprendre un nouvel apprentissage. Mes poèmes se sont développés jusqu'ici en un ordre assez naturel, sans doute. L'Amour, le simple bonheur d'exister, commençant à prendre conscience d'eux-mêmes. Puis la Liberté, tous deux représentant pour moi les deux faces de la Beauté. Et maintenant je suis en train de poursuivre ardemment la beauté elle-même. Je n'écraserai certainement aucun Philistin, qu'il soit réformateur ou conservateur. Je sens qu'aucune réforme ne peut s'emparer entièrement de moi, et me persuade que les yeux nous furent donnés pour regarder parfois autour de nous et non pas toujours

en avant ». Lowell commençait à échapper au fanatisme et à la propagande exaspérée de son temps. Sa nature s'ouvrait davantage à l'ampleur de la vie prise en elle-même. Il voyait combien étaient futiles les luttes politiques et sociales de cette époque en face de la mort de sa femme et de ses filles. Il se rendait compte que le bonheur vient à celui qui a dépassé les forces collectives s'exerçant de l'extérieur, et qui se replie sur soi. Dans « *The Ode to Happiness* » de 1861, il sentait que le calme vient à l'homme :

« Who dowered with every gift of passion
In that fierce flame can forge and fashion
Of sin and self the anchor strong,
Can thence compel the driving force
Of daily life's mechanic course,
Nor less the nobler energies
Of needful toil and culture wise;
Whose soul is worth the tempter's lure,
Who can renounce and yet endure —
To him I come, not lightly wooed
But won by silent fortitude. »

A partir de ce jour un jugement plus élevé et plus solide apparaît dans ses écrits sur les grands événements du jour. Il donna libre cours à son émotion dans une suite rapide de vers qui forma la deuxième série des « *Biglow Papers* » 1861-1866. Dans cette œuvre Lowell cherche à ridiculiser la sécession des Etats du Sud. La première pièce de cette série était une épître du vétéran Birdofredum Sawin à Hosea. Le héros de la guerre du Mexique était devenu un partisan du Sud et il avait été goudronné et couvert de plumes en

en manière d'initiation; puis il avait été emprisonné sur une accusation sans fondement et lors de sa libération avait épousé une veuve, propriétaire d'esclaves. Il avait ainsi une situation du haut de laquelle il pouvait considérer le « seuil boueux » de son pays d'origine. Le ton, léger et sardonique de cette épître forme un contraste violent avec les sentiments profonds et presque passionnés qui animent la dernière pièce de cette même série. Le plus justement célèbre des poèmes est le 6^e, « Sunthin in the Pastoral Line ». Il est merveilleux de voir comment le dialecte est modelé par la pensée. Dans les vers 103 à 107, quand viennent à l'esprit du poète les paysages, les sons, les odeurs du printemps, la langue rude devient poétique. Hosea qui s'avoue lui-même « aussi insensible qu'une pierre » parce que sa « girouette intérieure » a indiqué l'Est pendant des semaines, part précipitamment pour se perdre dans la forêt de pins. Il arrive à une petite école abandonnée, refuge favori aux jours de mélancolie et s'asseyant là il tombe endormi. Un pèlerin apparaît :

« He wore a steeple hat, tall boots and spurs
With rowels to'em big ez chesnut burrs. »

Ce pèlerin était un ancêtre éloigné de Hosea, colonel pendant un temps de l'armée parlementaire. Il se fait connaître et après avoir comparé la rébellion au sifflement du serpent, ajoute :

« It's slavery thet's the fangs an' thinkin' head
An' ef you want selvation, cresh it dead. »

Le dixième morceau de cette série doit occuper le

rang suprême à cause de sa puissance sur le cœur humain. « Mr Hosea Biglow à l'Editeur de l'Atlantic Monthly » débute sur un ton gracieux, simple mais calme. Rien n'annonce le pathétique qui va suivre. Nous n'avons pas non plus conscience des lents degrés par lesquels nous sommes conduits stance après stance, jusqu'aux sommets où la pensée et le sentiment ne font qu'un. Dans la troisième stance pleine de sentiments délicats on peut voir l'art inimitable d'un grand poète :

« Sence I begun to scribble rhyme
I tell ye wut I hain't bee foolin'.
The parson's books, life, death an'time
Hev took some trouble with my schoolin'.
Nor th'airth don't git put out with me,
Why th'ain't a bird upon the tree
Thet love her'z though sh wuz a woman
But half forgives my bein'human. »

Dans un passage trop long pour être cité le poète évoque son neveu mort, le Général Charles Russell Lowell qui quoique blessé mortellement monta à cheval pour charger à la tête de ses troupes, fut blessé à nouveau et expira peu après. Les vers consacrés à son neveu sont pleins de paroles lourdes de pensée intense et atteignent au sublime.

Des remarques précédentes le lecteur peut inférer le but élevé et le dessein précis poursuivi par cette série des « Biglow Papers » et le lien intime qui l'unissait à l'histoire nationale. Lowell devint une puissance de son époque, un acteur et un sympathisant de ces mouvements politiques. Les vers doivent en être jugés

non seulement pour leur forme, spirituelle ou satirique, mais aussi pour l'amour simple et viril qu'ils expriment pour la nature. Nous partageons vraiment les sentiments délicats et subtils de Hosea Biglow pour la beauté des bois et des champs. Il ne nous faut pas oublier que l'enthousiasme pour l'humanité qui enflamma la première période de sa vie se transforme à présent en enthousiasme pour le triomphe de la démocratie telle que son pays l'incarne. Mais le pacifisme humanitaire de ses débuts — cette utopie « la guerre est un crime », le cède à présent, après l'échec d'autres moyens, à la force que soutient le droit :

« We want some more o' Gideon's sword, I jedge,
For proclamations ha'n't no gret of edge.
There's nothin' for a cancer but the knife...
Why, law an' order, honor, civil right
Ef, they *ain't* wuth it, wut *is* wuth a fight ? »

Quand la guerre s'achève Lowell écrit à Norton : « La nouvelle est tombée comme du ciel, mon cher Charles. J'éprouvai une étrange et tendre exaltation. J'eus envie de rire et de pleurer à la fois et je terminai en restant tranquille et pénétré d'une pieuse reconnaissance. C'est une chose magnifique que d'avoir un pays à aimer. C'est presque le sentiment qu'on éprouve pour une femme : moins tendre peut-être mais tout aussi désintéressé. Je me tourmente un peu au sujet de la reconstruction, mais je suis porté à penser que dans bien des cas les choses s'arrangeront d'elles-mêmes ».

Et plus tard il écrit : « Ce n'est pas une bagatelle que le fait que 30 millions d'hommes soient pénétrés

de la même pensée et secoués du même frisson au même moment et que ces immenses parallèles de latitude créent un voisinage plus intime que ceux d'un village de la campagne. Le rêve d'une fraternité humaine semble se réaliser enfin..... Il est douteux que l'histoire ait jamais enregistré d'événement aussi émouvant et aussi solennel que cette sympathie, si dégagée de l'emprise de l'espace et du temps qu'il semble que la terre soit réellement devenue sensible comme certains l'ont rêvé, ou que le grand Dieu Pan soit de nouveau vivant et ait arrêté par son cri, le battement du cœur des Nations. Que vaut la marche funèbre de Beethoven pour la mort d'un héros auprès de l'hymne d'amour, de pitié et de résolution irritée que le télégraphe de ce matin d'avril joua sur le cœur d'une Nation ».

Avec de telles pensées flottant dans son esprit, Lowell inséra la sixième strophe dans son Ode célèbre, aussitôt après l'avoir déclamée à la Commémoration d'Harvard. Dans ce complément au poème, il présentait Lincoln comme la personnification du courage et de la confiance en soi, combattant contre la fausseté avec l'énergie d'un « occidental infatigable ». Les pensées exprimées dans cette Ode sont majestueuses, élevées, sublimes. Les choses de ce monde sont inconstantes. « Qu'y a-t-il qui demeure ? » « La grâce essentielle », qui rendra finalement les âges à venir meilleurs, « c'est le sacrifice de la vie pour un idéal ». Il est certain que la paix est une chose noble, mais l'homme ne devrait pas « affronter un men-

songe » ni céder, quand son idéal est « cerné par l'ennemi ». Saluons ceux qui « se montrèrent braves et rayonnants de joie » et qui maintenant sont « à l'abri des changements de leurs cœurs magnanimes ». « Haut les cœurs », car ce que nous chantons ce n'est pas l'homme, mais la quintessence et la moelle même d'une Nation ».

L'histoire de l'Amérique a inspiré maintes pièces patriotiques, mais aucune ne réunit comme l'*Ode de Commémoration* de Lowell des éléments de grandeur et de pathétique, et ne laisse d'impression aussi durable. Pour nous qui avons présents à la mémoire les souvenirs de la guerre mondiale, ce poème reste une œuvre de première grandeur.

En exaltant la magnanimité de Lincoln, il atteint à l'apogée de son idée de patrie. D'après Scudder, Lowell « appelait de ses vœux toute manifestation de grand courage, toute intrépide défense de la suprématie nationale, alors que le pays semblait se complaire dans son inconstance ». Le fait qu'il reconnut en Lincoln le « new American » était la preuve que le pur idéalisme dont étaient imprégnés la pensée et les écrits politiques de Lowell, « idéalisme joint néanmoins à un sens pratique des plus sagaces, avait enfin trouvé, à sa profonde satisfaction, un admirable représentant sorti du sol même de l'Amérique et dont la vie et la mort présageaient à ses yeux le développement d'une race d'hommes libres » ¹.

La période durant laquelle Lowell écrivit son

(1) Scudder, *ibid.*, II, p. 73.

œuvre la plus populaire est celle qui se termina par la guerre civile. Les poèmes qu'il publia sous forme de livres pendant les 20 dernières années de sa vie sont difficiles à classer et à étudier dans l'ordre chronologique, parce qu'il laissait parfois s'écouler un nombre considérable d'années avant de donner un poème au public. Le recueil intitulé *Under the Willows and Other Poems* publié en 1868 contient « A Winter-Evening Hymn to my Fire » écrit quelques 15 ans auparavant. Cette pathétique ballade « The First Snow-Fall », contenue dans le même recueil, fut écrit en 1849. « Fitz Adam's Story », dans *Heartease and Rue* en 1888, fut écrit en 1850 et faisait partie de « The Noonning ».

Cependant, malgré la confusion désespérante où l'on se trouve jeté quand on étudie l'ordre et le développement de la poésie de Lowell, on ne peut méconnaître les traits de génie qui émaillent ces dernières œuvres et qui dénote un talent grandissant. Dans son développement de poète et de lettré, il donne des preuves de maturité croissante, d'expérience élargie, de pénétration et d'émotion accrues. Nous voyons s'étendre graduellement son horizon intellectuel et sa pensée gagner en spiritualité durant ces dernières années où les mots eux-mêmes deviennent les symboles d'idées qui atteignent l'Infini. Le « Foot Path », 1869, commence par une image qu'il a souvent employée :

« It mounts athwart the windy hill
Through sallow slopes of upland bare

And Fancy climbs with foot-fall still
Its narrowing curves that end in air ».

et plus loin :

« City of Elf-land, just without
Our seing, marvel ever Now,
Glimpsed in fair weather a sweet doubt
Sketched-in, mirage-like, on the blue.
I build thee in yon sunset cloud
Whose edge allures to climb the height.
I hear thy drowned bells, inly-loud
From still pools dusk with dreams of night ».

Mais la manière élevée du poète ne commence que là où s'achève la vision des mortels. L'esprit perçoit des lueurs d'un mouvement vers les cimes, vers un royaume d'idées fluides et impalpables. Durant les dernières années 60 et 70, le poète chante le désenchantement qu'on trouve à atteindre le but, alors que nous échappe le charme de cette fuite souple et incessante vers toutes les joies du cœur qui sont le vrai stimulant et la vraie raison d'être et d'espérer. Cette image se poursuit à travers « Self-Study ». « The Miner », « Auf Wiedersehen », et « L'envoi to the Muse ».

« How sweet it was ! a buttercup
Could hold for me a day's delight,
A bird could lift my fancy up
To ether free from cloud or blight »

Mais elle avait disparu maintenant la « nymphe », qui, par les distractions juvéniles qu'elle lui apportait, lui laissait croire « que sa vie venait de commencer ».

« I turned to clasp her, but 'Farewell',
Parting she sighed, 'we meet no more,
Not by my hand the curtain fell
That leaves you conscious, wise and poor ».

En 1869 parut « The Cathedral » sous le titre « A Day at Chartres ». C'est une méditation profonde sur un grand thème et c'est peut-être « le poème le plus remarquable de la littérature philosophique américaine »¹. Le thème de ce poème est la doctrine généralement admise de l'existence de Dieu, de ses Œuvres et de ses rapports avec l'homme. Il insiste sur l'immanence de Dieu, « si loin au-dessus de moi et pourtant en moi et autour de moi », avec la puissance de la rédemption de l'homme trouvée dans la divinité intérieure de l'âme. Ses points les plus frappants sont ses commentaires simples et suggestifs, avec la calme confiance qu'il a dans l'appui de la divine Providence. En parlant des Grecs et des Goths et de l'évolution de ces derniers, Lowell indique la tendance de son propre esprit :

« Still climbing, luring fancy still to climb ».

D'après les paroles de Scudder : « Lowell construit ici sur les fondations de la vie humaine un refuge consacré à l'adoration, et, par des spéculations qui établissent la distinction entre ce qui est conventionnel et les libres aspirations de l'âme, il élève avec des pierres vivantes, une maison de prières. Il n'y manque pas toutefois cette humeur capricieuse qui sculpte des figures

(1) E. J. Bailey, *Religious Thought in the Greater American Poets*, p. 159.

grotesques sur les bancs où s'agenouillent les fidèles, de sorte que si le lecteur, soutenu par les pensées sublimes, trébuche sur des vers tels que :

« Who, meeting Ceasar's self, would slap his back,
Call him 'Old Horse' and challenge to a drink »,

il peut, s'il lui plaît, se consoler en songeant que le clocher gothique le plus hardi porte de même des traits grimaçants sur ses murs majestueux :

« Imagination's very self in stone »¹

En 1877, Lowell publia trois poèmes commémoratifs : « Ode Read at Concord », « Under the Old Elm », et « Ode for the Fourth of July ». Elles représentent l'achèvement glorieux de la pensée de Lowell. Dans la première, il exprime l'idée que la Liberté est une valeur intellectuelle :

« I, Freedom, dwell with knowledge : I abide
With men whom dust of faction cannot blind
To the slow tracings of the Eternal Mind;
With men by culture trained and fortified,
Who bitter duty to sweet lusts prefer,
Fearless to counsel and obey ».

Dans « Under the Old Elm », il expose l'idée que le Pays fut formé d'hommes qui développèrent le principe du « contrôle de soi-même qui fait les peuples libres et les maintient ». Dans les lignes consacrées à Washington, Lowell avait peut-être dans l'esprit son propre développement.

« This balanced soul,
So simple in its grandeur, coldly bare

(1) Scudder, *ibid.*, p. 141-142.

Of draperies theatric, standing there
In perfect symmetry of self control,
Seems not so great at first, but greater grows
Still as we look, and by experience learn
How grand this quiet is, how nobly stern
The discipline that wrought through lifelong throes
That energetic passion of repose ».

L'« Ode for the Fourth of July » est un beau et puissant poème. Lowell voit venir de l'Ouest une influence humaine et vigoureuse. Il croit que l'Amérique a en réserve une vie spirituelle pour ceux qui :

« Conceived a deeper-rooted state,
Of hardier growth, alive from rind to core,
By making man sole sponsor of himself ».

Pendant les 10 années qui suivent l'apparition de ces trois poèmes commémoratifs, Lowell s'occupe principalement d'écrire en prose. Parmi ces travaux citons « On Democracy », « Books and Libraries and Other Papers », « The Independent in Politics », et « Political Essays ». En 1888 parut un volume de poèmes intitulé *Heartease and Rue*. En faisant ce choix il réfléchit sur ce qu'il pourrait y introduire ou supprimer. « Je me sens, écrit-il, comme un jeune auteur à son premier essai. Je pense qu'il y aura quelques jolies choses dans ce livre, mais je crains *qu'elles* ne soient quelque peu démodées. Les gens aiment, de nos jours, les sensations plutôt que la raison ».

Une allusion aux pensées qui remplissaient la plupart de ses heures à cette époque, apparaît dans les poèmes « Agassiz », écrit en 1874, mais qu'il introduisit dans *Heartease and Rue*.

« With bits of wreck I patch the boast shall bearg
Me to that unexhausted Otherwhere ».

Dans « How I Consulted the Oracle of the Gold-fishes », tout en réfléchissant aux illusions et aux réalités de ce monde spirituel, « ce monde immense qui est au-delà du cercle étroit de nos sens », il ne permet pas à de tels doutes de le pénétrer.

« Here shall my resolution be :
The shadow of the mystery
Is shaply wholesomer for eyes
That cheat us to be over-wise,
That I am Happy in my sight
To love God's darkness as His light. »

Heartease and Rue, dernier volume de poésies de Lowell, est plein d'admirables sentiments auxquels se récréait le poète humaniste fin et consommé. Pendant le demi-siècle, que remplit sa carrière de poète, nous pouvons suivre le développement graduel de ses sympathies intellectuelles, l'élargissement de son jugement, l'affinement de ses goûts. Une étude plus poussée de sa poésie et de ses écrits en prose révélerait comment il se débarrassa de l'enveloppe des vieux préjugés et des préoccupations étroitement locales comme par l'étude et les voyages, le provincialisme se perdit dans un large humanisme, quoique de temps en temps il échangeât la vie plus large de la littérature universelle pour les intérêts troublants et absorbants de la politique; comment son amour du début pour la femme et la beauté idéale se transforma en amour pour l'humanité et plus tard en une sorte de sagesse « taoïste »; comment son mysticisme du

début, « quoique renforcé par la raison et le traditionnelisme, donna en dernier lieu de la vitalité à son idéalisme et à ses paroles une force magique qui suggérait plus qu'elle ne disait » ¹. Peut-être pensait-il à lui-même quand il écrivait en parlant d'Agassiz :

« Sometimes it seemed as if New England air
For his large lungs too parsimonious were,
As if those empty rooms of dogma drear,
Where the ghost shivers of a faith austere,
Had been to him like death
Accustomed to draw Europe's freer breath
In a more stable element ».

(1) H. H. Clark, *Major American Poets*, p. 880.

CHAPITRE II

LISTE DES POEMES INEDITS DE LOWELL

Ci-dessous la liste des poèmes inédits de Lowell ainsi que les divers volumes ou revues dans lesquels ils parurent.

(1-7) Poèmes publiés dans *Harvardiana*, 1837-1838.

1. What Is It ?
2. A Dead Letter.
3. In Imitation of Burns.
4. Skillygoliana.
5. To Mt. Washington.
6. A Pair of Black Eyes.
7. Extract from a Hasty Pudding Poem.

(8-35) Recueil de poèmes *A Year's Life*, 1841.

8. Dedication.
9. Hope First the Youthful Poet Led.
10. Ianthe.
11. The Lover.
12. My Love.
13. The Church.
14. The Sphinx.

15. Bellerophon.
16. The Bobolink.
17. Lift up the Curtains of Thine Eyes.
18. The Departed.
19. The Unlovely.
20. What Reck I of the Stars.
21. The Poet.
22. Flowers.
23. Isabel.
24. To E. W. G.
25. Music.
26. The Lost Child.
27. Love-Song.
28. A Feeling.
29. Something Natural.
30. Impartiality.
31. Love's Altar.
32. O, I Must Look on That Sweet Face.
33. A Love-Dream.
34. All Things are Sad.
35. Fourth of July Ode.

(36-69) Sonnets, *A Year's Life*.

36. Disappointment.
37. Great Human Nature.
38. To a Friend.
39. To a Friend (continued).
40. O Child of Nature.
41. To---

42. To--- (continued).
43. Why Should We Ever Weary of This Life.
44. Green Mountains.
45. My Friend, Adown Life's Valley.
46. Verse Cannot Say.
47. The Soul Would Fain.
48. I Saw a Gale.
49. To the Dark, Narrow House.
50. I Fain Would Give to Thee the Loveliest Things.
51. Much Had I Mused of Love.
52. Sayest Thou, Most beautiful, That Thou Wilt
Wear.
53. Poet ! Who Sittest in Thy Pleasant Room.
54. No More But So.
55. To a Voice Heard in Mount Auburn.
56. Dear, Gentle Spenser.
57. Light of Mine Eyes.
58. Silent As One Who Treads.
59. A Gentleness That Grows of Steady Faith.
60. When the Glad Soul Is Full to Overflow.
61. To the Evening-Star.
62. Reading.
63. To... After a Snow Storm.
64. Edith.
65. Rose.
66. Mary.
67. Caroline.
68. Anne.
69. L'envoi.

(70-93) Poèmes parus dans des Revues, 1841-1843.

70. My Father, Since I Love, Thy Presence Cries — Democratic Review, 1841.

72. The Hope of Truth Grows Stronger Day by Day — Democratic Review, 1841.

72. I Love Those Poets of Whatever Creed — Democratic Review, 1841.

73. Thou Art A Woman — The Dial 1841.

74. To Die Is Gain. — The Dial, 1841.

75. Callirhose. — Graham's Magazine, 1841.

76. Ballad, Gloomily The River Floweth. — Graham's Magazine, 1841.

77. Merry England. — Graham's Magazine, 1841.

78. The Loved One. — Anti-Slavery Standard, 1841.

79. The Ballad of the Stranger. — The Token and Atlantic Souvenir.

80. If Ye Have Not the One Great Lesson Learned. — Anti Savery Standard, 1842.

81. Farewell. — Graham's Magazine, 1842.

82. If Some Small Savor Graham's Magazine, 1842.

83. When In A Book. — The Dial, 1842.

84. Io Irene on Her Birthday. — Boston Miscellany, 1842.

85. The Two. — Boston Miscellany, 1842.

86. Poet, If Men From Wisdom Turn Away. — National Anti-Slavery Standard, 1842.

87. To An Aeolian Harp at Night. — Boston Miscellany, 1842.

88. Agatha. — Boston Miscellany, 1842.

89. Like Some Black Mountain. — Boston Miscellany, 1842.

90. When'er I Read In Mournful History — Boston Miscellany, 1842.

91. To Keats-Boston Miscellany, 1842.

92. The Fiery Trial — The Liberty Bell, 1842.

93. Forgetfulness — National Anti-Slavery Standard, 1843.

(94-114) Volume de *Poèmes*, 1844.

94. Full Many Noble Friends My Soul Hath Known.

95. The Haven.

96. Impatience and Reproof.

97. A Fantasy.

98-99. Wordsworth.

100. There Never Yet Was Flower.

101. Silence.

102. Ye Who Behold.

103. On My Twenty-Fourth Birthday.

104. O. Happy Childhood.

105. Thankfulness.

106. Slow-Opening Flower.

107. How Oft Do I Live O'er.

108. There Is a Light in Thy Blue Eyes.

109. A Dirge.

110. In Sadness.

111. A Reverie.

112. Song to my Wife.

(113-114) *Poèmes parus dans des revues* 1845-1890.

113. Epigram On Certain Conservatives — Broadway Journal, 1845.

114. Orpheus. — The American Review, 1845.

115. The Eputaph — Broadway Journal, 1845.

116. Are Ye Truly Free ? — Anti-Slavery Harp, 1849.

117. The Restaurant — Liberty Bell, 1848.

118. An Extract — Liberty Bell, 1848.

119. The Burial of Theobald — Liberty Bell, 1849.

120. Out Of Doors — Graham's Magazine, 1850.

121. On Receiving A Piece of Flax-Cotton — National Anti-Slavery Standard, 1851.

122. Peschiera — Putnam's Monthly, 1854.

123. Hakon's Lay — Graham's Magazine, 1855.

124. My Lost Youth — Putnam's Monthly, 1855.

125. In-Doors and Out — Putnam's Monthly, 1856.

126. Shipwreck — Atlantic Monthly, 1858.

127. The Trustee's Lament — Atlantic Monthly, 1858.

128. A Worthy Ditty — The Nation, 1866.

129. Hob Gobbling's Song — Our Young Folks, 1867.

130. The World's Fair — The Nation, 1875.

(131-135) *Epigrammes campagnardes* The Nation, 1876.

131. Moieties.

132. The Astronomer Misplaced.

133. A. Coincidence.

134. Defrauding Nature.

- 135. The Widow's Mite.
- 136. Mercedes — Harper's Magazine, 1881.
- 137. Inscription For A Memorial Bust of Fielding-Atlantic Monthly, 1890.
- 138. The Infant Prodigy — The Nation, 1890.
- 139. His Ship — Harper's Magazine, 1891.
- 140. Verses Written In a Coppy of Shakespeare ---Century, 1899.

(141-143) *Vers* Atlantic Monthly, 1890.

- 141. Verses Written In a Copy of Mr Lowell's *Poems*.
- 142. Written in A Copy of *Among My Books* for P. G. S.
- 143. Written In a Copy of *Fireside Travels* for P. G. S.
- 144. My Brook — New York Ledger, 1890.

CHAPITRE III

POEMES INEDITS DE LOWELL

(1-7) HARVARDIANA

Pendant la troisième année de son séjour à Harvard en 1837, Lowell devint l'un des éditeurs de *Harvardiana*, la revue du Collège à laquelle il fournit des poèmes, des articles et des traductions. Les associés étaient Rufus King, plus tard Juriste réputé de l'Ohio, George Warren Lippit, qui fut longtemps secrétaire de la Légation à Vienne et Nathan Hale, frère aîné du Dr Edward Everett Hale. Cette revue essayait d'imiter le *Blackwood* et le *Knickerbocker* en visant à l'effronterie et au comique. « Ce qui frappe le plus » dit M. Scudder, « dans ces divers apports est l'apparente facilité avec laquelle tout est jeté, raison, sottise venant avec la même aisance, mais avec prédominance de la sottise » ¹. Cette revue était un véritable débalage pour marchands de parole, chose si fréquente parmi les étudiants hors des salles de Cours. Lowell, prenant conscience de son talent littéraire et encouragé par son amour de la franche plaisanterie, se

(1) H. E. Scudder, *Life of Lowell*, I, p. 45.

détourna de tout attachement pointilleux à la routine Académique. « Il y a toujours dans les Collèges », dit Scudder, « des hommes qui essaient de rester indépendants tout en vivant dans ce milieu ; cet instinct n'est parfois que l'impulsion d'une nature indolente ou infatuée d'elle-même, mais les autorités du Collège, comme la plupart des gouvernements constitutionnels, sont plus tenues de s'en référer à la loi que ne le sont des gouvernants arbitraires ou irresponsables, et leur rigueur atteint sans distinction le juste et l'injuste » ¹.

Les sept poèmes que Lowell fournit à la Revue ont une ressemblance frappante avec les premières œuvres de Tennyson et de Byron. Elles font preuve de la même affectation puérile jointe à un désir d'harmonie, d'onction, de gaieté et de douceur. Satiriques, édifiantes, amoureuses, sportives, spontanées, vaporeuses, imitatives, pédantes, ces œuvres annoncent une nature souple bien que manquant d'un but sérieux durant les années d'étudiant de Lowell.

Considérons maintenant ces poèmes à la suite.

(1) « *What Is It ?* »

Dans ce poème, nous découvrons le germe harmonieux de plus d'une création amoureuse qui suivit. Nous avons là le prototype d'« Irene », de « Sere-nade », de « With a Pressed Flower » et autres poèmes d'amour du début.

(1) Scudder, *ibid.*, I, p. 46.

« Oh, it flashes and beams in the eloquent eye,
And beats thick in the heart when that *one* form is nigh;
It gleams forth through the glow of the unbidden blush,
Like the mild star of eve in the sunset's last flush.

.....
If it is checked, like the torrent, it swells but more high,
Or returns to its home, like the hurt dove — to die ! —
Ask your heart what this fairy-like vision may seem,
And it throbs as it answers — *it is love's youthful dream !*

Ce poème a un certain charme par l'exubérance et la fraîcheur et la vivacité de la jeunesse elle-même, par le mouvement rapide des vers qui sauve le poète de telle faiblesse, de tel excès d'images qui apparaît par exemple dans maintes de ses œuvres de début. Lowell dévora dans sa jeunesse les œuvres de Shelley, de Keats, de Tennyson et des poètes du temps d'Elisabeth, cependant « What Is It ? » est dégagé d'une imitation trop étroite.

(2) « *A Dead Letter* ».

Nous avons ici une lettre en vers écrite à une amante. Une note de l'auteur nous apprend que « la lettre ci-dessus fut déposée à la poste et ne fut jamais réclamée. Par une heureuse chance, il lui fut épargné d'être envoyée à Washington pour y être ouverte par les mains indifférentes des employés du Gouvernement ». Le poème est plus harmonieux que vivant, dans le portrait qu'il nous présente d'une femme, et quoiqu'il puisse être rangé parmi les bagatelles poétiques écrites par Lowell, il serait rangé parmi les œuvres d'un poète de moindre importance. Ici pas de

richesse de diction, si abondante dans ses autres poèmes, pas plus que d'enchantement dans les sons. Ce portrait d'une femme est surtout un exercice d'imagination; mais il est peu douteux qu'il fut dessiné d'après nature et, que comme les autres poèmes d'amour de Lowell, c'est pour le moins un demi-aveu d'amour à « des yeux bleus, à un brillant sourire », au temps « où des cœurs heureux et des pieds de fée se livraient aux joies de la danse ».

(3) « *In Imitation of Burns* ».

Ceci est l'expression de l'amour de Lowell pour Burns. Il est remarquable de voir comme ce jeune homme de la Nouvelle Angleterre, ce gentilhomme de Harvard, plein d'une aisance et d'une retenue polies, a saisi la douce mélancolie, la sensibilité légère, l'absolue sincérité des poèmes de Burns.

« Na, ne'er till now I've felt the sway
Of een that mock'd pure Hesper's ray,
An'voice mair sweet than when, in May,
The playfu' breeze
Sighs aft, as if it long'd to stay
Amang the trees ».

La forme de ce morceau est très simple : le thème c'est la physionomie charmante d'une aimable fille. Il est d'un mouvement léger, aérien, délicat, et pourtant précis et subtil dans les détails; chaque coup d'œil, chaque sourire, chaque boucle de cheveu semble peint par un primitif épris de beauté, au moment où le créateur achevait de former cette image.

(4) « *Skillygoliana* ».

Nous avons ici une discussion imaginaire entre le lecteur et le directeur de la revue, durant laquelle ce dernier relate les événements du mois. Sans doute, Lowell choisit-il le titre à sa façon particulière. « *Skil-ligolee* » est défini dans le *Standard Dictionary*, Funk and Wagnalls, comme « une soupe pour prisonnier, sorte de bouillie composée d'ingrédients divers qu'on sert aux marins ». Cette définition explique pourquoi Lowell choisit ce titre. Il avait l'intention de publier une œuvre brillante et comique, mais le lecteur y trouve peu de plaisir.

(5) « *To Mt. Washington* ».

Le Mont Washington, point le plus élevé au Nord-Est des Etats-Unis, est situé à l'Est de Crawford Notch, New Hampshire. La masse entière est principalement composée de granit. Le sommet en est rocheux. Une rare végétation y pousse, comparée aux versants inférieurs et au pied de la montagne où de beaux arbres se dressent en grand nombre. Depuis des années une route carrossable atteint le sommet. Ces détails nous permettront de comprendre des vers tels que :

« *Nay, never look cross, for you know you are bald,
And have been so these two thousand years.* »

Le poème se compose de douze quatrains. Il est important et vivement intéressant, bien qu'il y manque la description exacte et émue des spectacles de la nature. Le jeune poète n'est pas intimidé par la

majesté et le caractère divin de la montagne. Il s'efforce au contraire de lui prêter une personnalité terrestre et humaine.

« You're a pious old chap to stand pointing there still,
With admonishing finger on high. »

et plus loin :

« You won't say a word ? hey, old vinegar face ?
Hold your tongue, I don't care a bit... »

Certains pourraient se demander si, à ses débuts comme poète, le côté mystique de son talent, ses affinités avec d'autres existences et d'autres mondes que le nôtre, se faisaient déjà pressentir. Rien de ce genre n'apparaît dans ce poème. Il n'y a là aucune trace de gravité profonde ou de sentiments religieux. Le ton dominant des vers n'est pas empreint du recueillement qui doit envahir une âme jeune qui réfléchit sur la sagesse de l'âme mûre ou la mélancolie de la vieillesse, en dépit de l'admiration que le poète éprouvait pour Keats, Byron et Tennyson.

(6) « *A Pair of Black Eyes* ».

Ce poème est intéressant en ce qu'il nous montre Lowell éprouvant les premières angoisses de l'Amour et essayant de les exprimer dans ses vers. Il joignit ce poème à une lettre à G. B. Loring, son meilleur ami, au cours de l'été 1838, en lui écrivant : Je ne sais que faire avec Miss..... Elle court en ma tête et en mon cœur plus que de droit, mais alors..... » (Ici Lowell copie le poème). « Par Jupiter ! Ceci me plaît

mieux que tout ce que j'ai écrit depuis deux ans ! Je l'ai écrit avec amour au courant de la plume. Ce poème est à vous maintenant, mais avec votre permission je vais le recopier, le transformer légèrement et l'envoyer comme « a song » à « Harvardiana », malgré ma protestation de ne plus rien écrire. Eh oui, c'est bien ! Ça chante tout seul ! Je ne pense pas y changer grand chose, si ce n'est le nom de Miss B. qui échappa à ma plume, afin que ce poème représente ce que je puis faire de mieux. Que voulez-vous, *j'aime* vraiment ce morceau, quoiqu'il ne renferme pas grand chose de bon si ce n'est le dernier passage. Cela m'a vraiment mis de bonne humeur !. »

Le poème est vif, jaillissant comme le frêle jet d'eau d'une fontaine, montant pendant un temps avec grâce et harmonie pour retomber ensuite. Voici un exemple du ton enjoué :

« For a thousand girls
Have hair that curls,
And a sort of expressive face-O !
But it isn't the hair,
Nor the genteelish air,
'T is the heart that looks bright and gives grace O ! »

(7) « *Extract from a Hasty Pudding Poem* ».

Dans une lettre adressée en 1836 à un ami de Collège Lowell écrit : « Je vais ce soir à un bal chez une jeune dame dont je n'ai jamais entendu parler... J'ai commencé à écrire une quarantaine de vers de mon Hasty Pudding Club poem ». Il alla au bal et écrivit quelques jours après : « Je crois vous avoir dit que

j'allais à un bal (appelez-le comme il vous plaira); donc j'y allai, je saluai, je dansai, je dis des niaiseries avec des jeunes filles qui ne pouvaient dire que des niaiseries, je me fatiguai terriblement et m'en allai. J'y vis un tas de gens qui faisaient des folies et qui trouvaient naturel que j'en fasse autant..... J'ajouterai quelque chose de plus demain matin, donc assez parlé de votre ami affectionné J. R. L. qui a la migraine et le spleen. » Ce poème est d'une lecture plutôt ennuyeuse et nous met en contact avec la manière surannée qui prévalait à l'Université. On y trouve des réminiscences métriques et didactiques de Pope :

« Does college life feel no ambitious cares ?
Are students only free from all her snares ?
.....
Mark yon enthusiast, his lamps grow dim,
His pale fire smoulders, but 'tis nought to him ! »

Beaucoup de poèmes inédits de Lowell rappellent d'autres poètes. Mais dans des volumes tels que celui-ci, la question des passages semblables doit être traitée incidemment plutôt que systématiquement. Il faut rappeler au lecteur l'existence de ces similitudes plutôt que lui en fournir la liste. Dans cette œuvre d'une valeur réelle on trouvera sûrement, adroitement montées parmi les siennes propres, des pierres précieuses dérobées à d'autres poètes, mais parfois taillées et polies à nouveau.

Jusqu'ici nous n'avons eu qu'un aperçu de sept poèmes; mais c'est suffisant pour nous prouver ce

qui nous apparaîtra plus nettement à mesure que nous avancerons, à savoir que les matériaux employés portent la marque, soit de Lowell, soit de quelqu'autre poète; c'est-à-dire qu'en lisant une demi-douzaine de vers nous serons capables de dire : ceci est l'œuvre de Lowell, ou bien, ceci est une adaptation de l'œuvre de quelqu'autre poète.

CHAPITRE IV

(8-35) A YEAR'S LIFE

Vingt-sept poèmes et deux séries de sonnets furent omis de l'édition définitive des œuvres de Lowell. Comme on peut le supposer, vu l'âge de l'écrivain et son peu de maturité, le poète s'appuie considérablement pour la forme sur ses prédécesseurs, en particulier sur Keats et Tennyson, ce dernier commençant à peine à tenir sous son charme le public de la Nouvelle Angleterre. Ces premiers vers sont dominés également par une forte personnalité. Des confessions en vers en occupent la plus grande partie. Le jeune poète jette rarement un regard au delà de l'horizon de sa propre vie. L'amour et le sens de l'amour l'occupent, et la valeur de ce qu'il écrit se trouve principalement dans l'intensité et la pureté de sa passion. La lutte de l'amoureux s'y poursuit d'un bout à l'autre, accompagné parfois d'une musique lugubre, parfois de lamentations d'une gravité et d'une intensité passionnées. Il écrit avec sincérité et un sentiment vrai, et son succès fut grand, car la douleur mise en vers est une façon pleine de grâce d'approcher sûrement du cœur féminin, qui a toujours idolâtré le génie.

Le caractère de ce volume relève plutôt de la « vision » que de la « faculté divine ». Lowell a les yeux et l'esprit d'un poète, mais manque souvent de l'habileté nécessaire pour « donner une forme aux choses de l'inconnu ». Ses conceptions sont parfois supérieures à son exécution. Le métal d'où sort ses poèmes n'est ni pur ni poli. Pourtant la plupart d'entre eux sont d'une beauté frappante. Il n'a pas traduit les impressions faites sur les esprits des autres, mais sur son propre esprit. Son imagination est vive et sa fantaisie riche en images. Son amour de la nature est sincère et la beauté de cette nature a profondément pénétré son âme de son influence sans cesse rafraîchissante. La pureté et l'élévation de ses sentiments, sa délicate puissance d'analyse et son coup d'œil pénétrant, nous expliquent sa faculté d'observer profondément la nature de l'homme. Nous sommes inspirés par son amour pour la beauté idéale, sa vénération pour la femme, et nous sentons que ce sentiment précieux est la corde la plus harmonieuse de sa lyre.

Un des défauts les plus frappants est la recherche perpétuelle d'expressions mignardes ou trop jolies. Il surcharge ses pensées d'ornements et parsème ses vers de tournures affectées. Comme beaucoup de jeunes poètes, il a le sentiment qu'il doit rendre sa poésie aussi différente de la prose que possible en usant libéralement du vocabulaire poétique. Parlant de la chevelure d'une dame, il emploie les expressions : « parted flowingly » et « maidenwise »

et « red-moon-rise », ainsi que « rosy-white ». Les feuilles sont « rifted fearfully »; les yeux ont « a sunset-tinted haziness » et un « mysterious shine »; les sons d'une harpe sont « down-quivering »; les pensées apportent sur leurs « silver-wings » une « very peaceful ecstasy »; et l'herbe est dite « greening ». Il n'écoute pas le chant des oiseaux, mais « he drinks their jargoning ». Il use trop facilement des mots composés qu'il crée, tels que « spring-gladsome », « vine-bowered », « leaf-checked », « rapture-quivered », « organ-shaken », etc... Il aime trop la terminaison solennelle en *eth*, à la 3^e personne des verbes, ce qui donne à son style un caractère apprêté.

(8) « *Dedication* ».

Ce poème commence « The gentle Una I have loved », et est dédié, mais en secret, à Miss Maria White, qui devait plus tard devenir sa femme. Una est naturellement un des personnages de la « Faerie Queene », de Spenser. Le poème n'a que 12 vers mais c'est un échantillon de la passion mêlée de pédantisme qu'on trouve dans ces premiers poèmes.

(9) « *Hope First the Youthful Poet Led* ».

Nous sentons ici l'influence de prédécesseurs. Lesquels ? Nous ne pouvons l'établir exactement. Le poète se montre guidé d'abord par l'Expérience, qu'il est heureux de suivre parce qu'elle est bienfaisante. Mais quand la douce espérance a fui, sa sœur Mé-

moire vient, couronnée des guirlandes de l'espérance, et elle s'efforce de paraître aussi belle qu'elle. Mais l'Expérience revient, menant par la main un enfant « des plus charmants à voir ». Et alors :

« So brighter grew the Earth around,
And bluer grew the sky above;
The Poet now his guide hath found,
And follows in the step of Love. »

C'est une allégorie à la manière de Spencer, accompagnée peut-être d'une morale. Il est malaisé d'en trouver le sens. Le poète désire-t-il nous entraîner vers les choses nobles par cette boutade poétique ? Le poème laisse dans l'esprit une impression très incertaine.

(10) « *Ianthe* ».

Ce poème est dominé par l'admiration de la beauté féminine et plein de nobles sentiments. « *Ianthe* », écrit-il à son ami Loring, « est un bon poème dans l'ensemble. Je viens de faire la connaissance d'*Ianthe*, c'est vraiment une créature splendide.

« Dear, glorious creature !

s'exclame-t-il à la fin du poème,

« With eyes so dewy bright
And tenderest feeling
Itself revealing
In every look and feature,
Welcome as a homestead light
To one long-wandering in a clouded night;
O, lovelier far her woman's weakness,
Which yet is strongly mailed

In armor of courageous meekness
And faith that never failed ! »

A travers tout le poème passe un frisson mystérieux de terreur et un présage de la courte existence de cette jeune fille, qui lui arrache les réflexions sur la mort contenue dans ses lettres. C'est dans la partie finale du poème que s'exprime ce pressentiment, dont son cœur est assombri. Cette note funèbre ne se trouve pas seulement ici, mais elle retentira, à partir de ce moment, dans toutes les œuvres du début de sa carrière. Bien des poètes se sont efforcés d'équilibrer les *bons* et les *mauvais* côtés de la vie, et le Lowell des dernières années les considérera comme se compensant. Les plus grands poètes ont senti la force de cette antithèse. Les exemples en viennent spontanément à l'esprit : « L'Allegro » et « Il Penseroso » de Milton ; l'ordre des poèmes semble accuser une tendance à insister sur l'aspect le plus grave de notre existence. Dans Shakespeare les pièces de « Henri V » et de « Hamlet » trahissent le même sentiment. Dans Tennyson c'est « Nothing will Die » et « All things will Die ». Ces deux forces opposées se rencontrant dans le poème de « Ianthe ». Lowell plonge ses regards dans les yeux d'une charmante fille et y aperçoit une lumière :

« Like gleams of wandering fire-flies;
From light to shade it leaps and moves
Whenever in her soul arise
The holy shapes of things she loves. »

Puis il voit les étoiles se lever dans ses yeux et :

« I love it, yet I almost dread
To think what it foreshadoweth;
And, when I muse, how I have read
That such strange light betokened death. »

Tout d'abord il a l'impression que la mort ne peut venir...

« Death could not have the heart to conquer it. »

Pourtant :

« When their wild light fades again,
I feel a sudden sense of pain. »

De plus en plus il sent que la mort ne peut arracher « les pensées qui illuminent ce visage », leur « éclair brillant et passager », pourtant :

« As she earthly grew to me,
She grew more heavenly too. »

Un ou deux passages dans « Ianthe » sont remarquables. Il est intéressant de constater la marque de Milton dans la silhouette qui apparaît ici :

« At her soul's gate,
Sits Chastity in warderwise, »

La quatrième stance où il décrit ses yeux est d'une plénitude de détails merveilleuse. Le poème est d'une longueur considérable, pourtant il ne présente rien de particulier quant aux images et au style. Le mot « warderwise » est frappant. Les composés tels que « sunset-tinted », « moss-rimmed », etc... sont des épithètes frappantes, qui condensent tout un membre de phrase en un seul mot. Tous les bons poètes se servent de ces adjectifs composés; les

jeunes poètes, les poètes secondaires en abusent parfois. Lowell n'en fait pas, ici, un mauvais usage pas plus que ne le fit Milton. Il n'en est pas de même de Rossetti qui parle de « soul-winnowing hands » et de « soul-sequestered face ». Shakespeare est un maître dans l'emploi des épithètes composées. Les siennes sont fraîches, fortes, justes et splendides. Chez Shelley aussi bien souvent, mais Keats et Tennyson les emploient fréquemment mal à propos. Dans certains de ses autres poèmes, Lowell s'en sert sans grand avantage. Il accouple parfois deux mots indépendants par le simple moyen d'un trait d'union, et alors au lieu d'en assurer l'effet désiré il le détruit.

Dans « Ianthé » nous remarquerons les finales accentuées en *éd*, marque caractéristique des premières œuvres de Keats et de Tennyson.

« A wild, inspirèd earnestness ».

(11) « *The Lover* ».

Ce poème est un écho de Keats, mais le sens en est obscur. Après avoir décrit la beauté de son amour il termine la dernière stance avec impétuosité :

« And so thou art, Eternal Nature !
Yes, bride of Heaven, so thou art. »

Compare-t-il la nature avec celle qu'il aime ? Ou bien est-ce la nature elle-même qu'il aime ?

(12) « *My Love* ».

Ce poème présente une peinture vivante de l'esprit

aimable et céleste qui guide sa plume juvénile. Nous noterons ici l'usage fréquent des finales en *th* dans « doeth », « dwelleth », etc... La phrase « love-clear eye » est malheureuse. Il nous semble aussi que le vers suivant a été involontaire :

« Is low-esteemèd in her eyes. »

La recherche en est exagérée. L'épithète composée est assez poétique sans avoir à y ajouter la finale accentuée *èd*. Toutefois, à cause de sa pureté et sa simplicité le poème est de premier ordre.

(13) « *The Church* ».

C'est un poème d'un effet assez puissant, où la structure des vers a été soignée plus que d'habitude; aucune licence de rime, aucun défaut de construction. Ses vers ont la cadence et le nombre de pieds réguliers et sa phraséologie est très claire.

« I love the rites of England's church,
I love to hear and see
The priest and people reading slow
The solemn Litany;
I love to hear the glorious swell
Of chanted psalm and prayer,
And the deep organ's bursting heart
Throb through the shivering air. »

Lowell jouissait des services religieux à l'Eglise. Ecrivant de Paris à sa petite fille en 1872, il parle d'un service auquel il assista à la Chapelle de l'Etoile : « Je ne puis dire combien je fus ému en entendant chanter dans une langue étrangère, comme

sur les rives de Babylone, les airs si familiers chez nous. Quand ils chantèrent le *cantique* dont le *refrain* est : « Et sur sa croix a porté nos douleurs », je fus frappé par le pathétique farouche avec lequel cette phrase était répétée comme si l'homme qui la composa avait connu la persécution. Dans l'ensemble ce service m'édifia ». « My Church » fait ressortir son amour pour l'église qui dura toute sa vie.

(14) « *The Sphinx* ».

Dans ce poème également, apparaît le même souci peu habituel, pour la structure régulière des vers. Les mots en italique y sont d'un usage inaccoutumé. De nobles sentiments animent ce poème :

« Why mourn we for the golden prime
When our young souls *were* kingly, strong, and true ?
The soul is greater than all time,
It changes not, but yet is ever new.

But that the soul *is* noble, we
Could never know what nobleness had been;
Be what ye dream ! and earth shall see
A greater greatness than she e'er hath seen. »

Le poète que les Dieux ont gratifié de leurs dons a chanté le noble idéal qu'il poursuit. Le ton de son œuvre est grave et sincère. Il a une parole d'espoir pour l'homme; il y défie le mal et met toute sa confiance dans le bien. Ses pensées sont dirigées vers l'avenir plus que vers le passé; ses chants sont ceux de l'Espérance plus que ceux du Souvenir. Ses sympathies larges et tendres, nées de l'Amour pur qui

remplit son cœur, s'étendent vers les destinées malheureuses des humains qu'écrase un lourd fardeau. Il s'élève avec hardiesse et force contre le désespoir et plaide plein de ferveur et de foi pour la vertu opposée : le courage de vivre.

(15) « *Bellerophon* ».

En ce qui concerne la rime et la construction de ses vers, Lowell est un « anarchiste invétéré ». Nous rencontrons sans cesse des vers qui ont trop ou trop peu de pieds, où le rythme et la cadence font défaut, et qui n'ont des majuscules que pour les distinguer de la prose. On y trouve aussi pas mal de cette phraséologie nuageuse si à la mode parmi les écrivains contemporains, prosateurs ou poètes, qui nous tourmentent avec leurs expressions à demi voilées, sans jamais nous donner satisfaction par une claire révélation de ce qu'ils veulent dire. Une pensée familière n'acquiert aucune valeur par l'emploi d'un langage prétentieux, de même qu'un homme gauche n'est pas rendu élégant par de beaux habits. Les vers suivants peuvent être cités comme spécimens de ce jargon baroque qui essaie de combiner la poésie et la philosophie, ne produisant parfois que des absurdités démodées :

« Of Knowledge Love is master-key,
Knowledge of Beauty; passing dear
Is each to each, and mutually
Each one doth make the other clear,
Beauty is Love and what we love
Straightway is beautiful,

So is the circle round and full,
And so dear Love doth live and move
And have his being,
Finding his proper food,
By sure inseeing,
In all things pure and good. »

(16) « *The Bobolink* ».

Ce poème est naturel et plaisant quoique inégal. Du commencement à la fin il est plein de réminiscences de Keats, « Ode à un Rossignol ». Comparez ces vers de Lowell :

« Upon a tuft of meadow grass,
While thy loved-one tends the nest,
Thou swayest as the breezes pass,
Unburthening thine o'erfull breast. »

avec ceux de Keats :

« That thou, light-winged Dryad of the trees,
In some melodious plot
Of beechen green, and shadows numberless,
Singest of summer in full-throated ease ».

L'idée entière sur laquelle repose le poème est empruntée à Keats.

(17) « *Lift Up the Curtains of thine eyes* ».

Poème vif et harmonieux. L'expression « curtains of thine eyes » est naturellement Shakespearienne. Le chant dans son ensemble présente quelque ressemblance avec les poèmes lyriques du temps d'Elisabeth.

(18) « *The Departed* ».

Certains d'entre nous pleurent les êtres aimés qui ont quitté ce monde; mais, dit Lowell :

« Not they alone are the departed
Who have laid them down to sleep. »

Il pleure son enfance perdue, la mort de l'Amour, les fleurs, les feuilles. Voilà les disparus. Ce poème est plein de passages tendres.

« I weep — for there are empty places
Around my heart's once crowded hearth. »

Le cœur du poète a une jeunesse éternelle, mais notre terre n'est pas éternelle. N'y a-t-il aucune espérance au-delà de ce monde ? Nous le demandons au poète qui chante cet hymne funèbre, mais notre question est vaine, car :

« He knows it well, our manly years
Must be baptized in bitter tears;
Full many fountains must run dry
That youth has dreamed for long hours by. »

(19) « *The Unlovely* ».

L'habileté de Lowell apparaît à son maximum dans ce poème, dont le fini et le goût dépassent tout ce qu'il avait composé jusqu'ici. Sans nous arrêter à tel trait particulier, nous remarquons brièvement la splendeur de la forme, de la sonorité et de la couleur. Le vers qui revient « Because I am not fair » est très fort et d'un accent pathétique.

(20) *Song. « What Reck I of the Stars ».*

La pensée qui inspire le poème est excellente, mais elle est gâtée par des phrases telles que « red-moon-rise », « far-liefer », « maiden-wise », « rosy-white », qui donnent un ton artificiel à cette courte pièce.

(21) « *The Poet* ».

Lowell est connu surtout comme penseur, comme un « Intellectuel à outrance »¹ qui « herboriserait sur la tombe de sa mère ». Mais ici dans ce court poème il nous donne sa conception du poète, modèle qu'il s'efforça sans nul doute d'atteindre et qu'il atteignit à un certain degré. Le poète, d'après Lowell, est d'abord un chanteur :

« He is the Poet, him unto
The gift of song is given ».

Non seulement un chanteur, au sens artistique du mot, mais aussi, et plutôt encore un voyant. Il acquiert la sagesse par ses souffrances dans la vie, et comme un passereau, la poitrine pressée contre une branche épineuse, pour employer une phrase de Keats, il épanche son âme. S'il avait possédé la passion éclairée de Browning pour la musique et la peinture, s'il avait été lui-même peintre ou musicien, Lowell aurait mieux rendu justice au chanteur, et il aurait réclamé pour lui-même d'abord la faculté de chanter. En d'autres termes, il aurait fait une distinction entre la beauté de l'émotion chez l'artiste et la beauté in-

(1) Wordsworth « A Poet's Epitaph ».

tellectuelle ou morale que le grand artiste partage avec des âmes moins compréhensives.

(22) « *Flowers* ».

Comme certaines autres œuvres philosophiques de Lowell, ce poème va à l'aventure, parfois informe et dénué de tout sentiment poétique, quoique le contenu en soit grave et impressionnant. Il compare un poème à une fleur et emploie la plus grande partie du morceau à discuter les devoirs du poète. Comme Wordsworth et Milton, Lowell a une idée élevée de la tâche du poète, mais la façon dont il exprime cette idée est moins élevée. Il use abondamment de mots composés, et dans un certain passage s'en sert pendant quatre vers à la suite.

« Love's quiet after-sunset time,
When the all-dazzling light is gone,
And, with the soul's low vesper-chime,
O'er half its heaven doth out-flow. »

(23) « *Isabel* ».

C'est le délicat portrait d'une femme, tracé avec amour. On ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance qu'il a avec les poèmes de Tennyson. La « gaie et douce Isabelle » du poème de Lowell rappelle la « airy, fairy Lilian » de Tennyson dans son poème « Lilien ». De même le vers de Lowell « And love came gushing from her heart » rappelle les vers de Tennyson dans son poème « Isabel » :

« Upon the blanched tablets of her heart,
A love still burning upward, giving light. »

Le poème de Lowell renferme aussi de légères réminiscences de la « Lenore » d'Edgar Poe.

(24) « *To E. W. G.* ».

Une citation de Wordsworth mise en tête du poème indique la source d'où il s'inspire. Il y a quelque chose de la simplicité de Wordsworth dans la façon dont sont décrits le charme viginal et le rire léger d'une femme. Le style en est d'une gracieuse naïveté.

(25) « *Music* ».

Ici dans chaque vers, nous apparaissent les divers mouvements de l'âme, tantôt calme et les yeux baissés :

« Dreaming sweet dreams,
Half longings and half memories, »

tantôt planant au-dessus de la terre avec la foudre grondante :

« Through the darkness all compact,
Through the trackless sea of gloom, »

tantôt prêtant l'oreille à une voix de femme, prise sous le charme, craignant de parler, de se mouvoir :

« Lest I break the spell of love. »

tantôt flottant joyeuse sur les ondes étincelantes d'un chant, l'oreille tendue au glissement de l'eau contre la proue, tantôt sentant que :

« I have drunk of the drink of immortals. »

Si nous examinons ce poème pour découvrir la

source de son charme, nous la trouvons dans une description de la nature, souvent minutieuse, et toujours pleine d'émotion; cette émotion vient aussi en partie de la gravité du poète ou de quelque objet doué d'individualité, en partie du souvenir d'un être humain. Mais qu'il s'agisse d'esquisser une scène naturelle ou un individu quelconque, le résultat est le même : la nature y apparaît pénétrée d'une vibrante émotion.

(26) « *The Lost Child* ».

Ce morceau dévoile une tendresse sincère. On pourrait lui comparer le « *Child-song* » de Tennyson ou « *In a garden* » de Swinburne de même que tout ce qui a été écrit sur les tout petits.

(27) « *Love-Song* ».

C'est un effort vers la vertu et la simplicité, vers le travail et la paix. La contemplation de la nature élève les pensées du poète vers Dieu : il chante cette nature dans une langue simple mais pleine d'une ivresse et d'une ardeur poétique. Dans des vers excellents quant à l'harmonie du langage et à la tendresse de l'expression, il s'écrie :

« Nearer to thy mother-heart,
Simple Nature, press me,
Let me know thee as thou art,
Fill my soul and bless me !
I have loved thee long and well,
I have loved thee heartily;
Shall I never in thee dwell,
Never be at one with thee ? »

Le mot « *lifeful* » employé dans la seconde stance n'est pas heureux.

(28) « *A Feeling* ».

Ce court poème est un reproche de conscience. Le poète s'est éloigné de la Nature et est devenu si « sottement sage » que

« He cannot see with childhood's eyes;
He hath forgot that purity
And lowliness which are the key
Of Nature's mysteries. »

Le charme du poème est tout entier dans sa discrète beauté.

(29) « *Something Natural* ».

L'âme du jeune homme ne se lasse jamais d'adorer la beauté féminine. Il l'admira jusqu'à la mort. Mais il n'est pas heureux même auprès d'elle, car il lui faut l'amour entier pour lui seul. Le poème est vide de métaphores et d'images, mais on y sent l'élan vers la perfection de la beauté. Néanmoins, cette recherche de la beauté la plus vraie n'est pas le fait seulement d'un poète ou des poètes; c'est aussi la passion de tout artiste digne de ce nom.

(30) « *Impartiality* ».

C'est un ravissant petit poème qui revient sur son amour pour le beau; à travers ces courtes pièces amoureuses passe un sentiment de désespoir. Pour-

tant l'espérance subsiste. L'amour poursuit sa course à travers ce poème, comme un ruisseau dans une sombre vallée. Seuls quelques éclats argentés, çà et là, nous révèlent son passage.

(31) « *Love's Altar* ».

Voici un charmant poème que le style défigure malheureusement en bien des cas. L'épithète composée « long-alone » est employée uniquement pour rimer avec « one ». Les autres mots composés tels que « time-taught », « altar-stone », « tear-dimmed » et « down-sank » donnent un aspect tout à fait artificiel à ce morceau.

(32) « *Song* » (*O I Must look on that sweet face*).

Ce morceau est une sorte de *de profundis*; le poète exprime à sa manière les « groanings which cannot be uttered » de St-Paul. Le poète vient sûrement de remuer les cendres de sa jeunesse :

« As flowers in a darksome place stretch forward to the light,
So to the memory of her I turn by day and night;
As flowers in a darksome place grow thin and pale and wan,
So is it with my darkened heart, now that her light is gone ».

Une plainte humaine court à travers le poème entier, et on y sent un effort excessif pour exprimer l'inexprimable.

« The thousand little things that love doth treasure up for
[aye ».

Peut-être le meilleur commentaire d'une telle poésie

serait-il la citation d'un auteur inconnu qui la mettrait en relief, au moyen d'analogies ou de contrastes :

« Searching an infinite Where,
Probing a bottomless When,
Dreaming wandering,
Ceaselessly pondering,
What is the Wherefore of men :
Bartering life for a There,
Selling his soul for a Then... »

La phrase « when she that's loved's away » est de la mauvaise poésie.

(33) « *A Love-Dream* ».

Ce délicat poème respire cet esprit de tolérance, d'amour et de paix, qui s'empare des âmes grandes et nobles quand elles approchent de leur but terrestre. Poignante est la prophétie finale lorsque nous pensons à la mort prématurée de celle qui fut si peu de temps l'épouse aimée :

« Almost, my love, I fear the morn,
When that blessed voice shall cease,
Lest it should leave me quite forlorn,
Stript of my snowy robe of peace. »

Les « portes de l'espérance et du souvenir » n'ont rien de commun avec l'Espérance et le souvenir du poème de début « Hope First the Youthful Poet Led ».

(34) « *Song. All Things are Sad* ».

Nous avons ici une brève revue des désillusions subies par le poète, suivie d'une impétueuse affirma-

tion d'espoir. A cet égard, ce poème ressemble à plusieurs de ceux qui le précèdent. Il semble que notre jeune poète tire vers sa fin terrestre, et tandis qu'il avance sur le chemin, ses pensées errent plus fréquemment au delà des confins de la terre et sa mélancolie s'appesantit plus souvent sur l'éternel miracle de l'Amour. Le désespoir habite le poète et à la fin il déclare :

« When we feel a leaden sense
Of nothingness and impotence,
Till we grow mad,
Then the body saith,
'There's but one true faith;
All things are sad.' »

Il faut remarquer dans ce poème le soin donné à la construction métrique.

(35) « *Fourth of July Ode* ».

C'est une courte pièce de six stances. Elle est sans doute inférieure à l'« *Ode for the Fourth of July*, de 1876 », mais cette ode écrite à l'âge de vingt-et-un ans, révèle le germe qui est au fond de l'âme de Lowell, et qui graduellement se développera en entier, et fera de lui un des avocats les plus puissants de la Liberté et de l'Indépendance, dont son époque ait été le témoin. A cet égard, Lowell est un poète original de premier ordre quant à l'élévation de la pensée et l'ardeur poétique du langage. Même dans cette ode nous voyons la muse avancer dans l'azur, elle se pose rarement mais avance d'un mouvement soutenu. Par cette constante élévation, Lowell res-

semble à Spenser; il a de Spenser les images gracieuses, la tendresse et l'amour inné pour ce qui est bon, beau et libre.

(36-69) SONNETS DE A YEAR'S LIFE

(36-69) « *Sonnets* ».

A Year's Life contient trente-cinq sonnets dont trente-trois n'ont pas été réédités. Un grand nombre de ces sonnets méritent d'être loués pour leurs qualités de forme, leur vérité, la dignité des sentiments qu'ils expriment, leur pureté, leur élévation, leur amour pour ce qui est sincère et noble, l'espérance qui les anime et l'idéal moral qui s'en dégage. Nous ne prétendons pas qu'ils aient le fini et l'exécution impeccable que les délicats exigent de ce genre de poèmes. Une négligence dans l'expression, un vers laissé en suspens, une rime imparfaite, qui se tolèrent dans un poème plus long, ne sauraient être admis dans un sonnet. Malgré certains défauts, Lowell a les qualités essentielles d'un poète, car les images qu'il emploie sont tirées des formes vivantes de la nature et ses poèmes appartiennent à la classe des créations spontanées, non à celle des produits manufacturés. Ses vers, ses temps d'arrêt, son style sont bien à lui, sans rien de transcrit ni même d'imité. Ses pensées ont un tour original. Il regarde la nature et la vie qui l'entourent avec les yeux de celui qui sait voir, capables de distinguer parmi les objets qui

se présentent ceux sur lesquels l'imagination peut s'arrêter, et capables d'embrasser à la fois les grands aspects et les détails.

Le jeune Lowell certes, a encore beaucoup à apprendre. Son esprit a besoin d'être tonifié. Il semble bien être un rêveur plutôt qu'un penseur, un familier des bois et des ruisseaux plutôt que des livres et des hommes. Il avait cherché la vérité, comme Jacques le rêveur, « à l'ombre des rameaux mélancoliques ». La communion avec la vie active et exigeante lui aurait rendu service, et aussi d'appliquer vigoureusement son esprit à quelque travail soutenu. Car le poète n'a pas seulement à inventer, à imaginer, à créer, mais aussi à méditer, à observer et à juger. La raison, la réflexion, le bon sens doivent être à la base de son être intellectuel. Il a besoin de cette science qu'on puise sur la place du marché, non moins que celle qui se trouve dans les bibliothèques ou « sous l'arbre au vert feuillage ». Il ne lui faut pas oublier que l'exactitude est nécessaire à la beauté et le raisonnement juste à la délicatesse de sentiment. Ses descriptions doivent avoir des contours distincts aussi bien que la grâce des formes et l'éclat de la couleur. Enfin il doit songer que la simplicité est la qualité par excellence pour le style. Lowell devra s'habituer à analyser et à disséquer ses propres phrases, à corriger ses erreurs de style ou de langage, à discerner la valeur d'un langage clair, direct, transparent, qui convient aussi bien aux transports du lyrisme qu'aux simples leçons de la muse didactique.

Prenons les sonnets dans leur ensemble. Ils sont tous empreints du même génie et sont pour la plupart des tributs payés à la beauté idéale ou aux qualités réelles d'une jeune fille, telles qu'elles se sont révélées à lui. Quoique les portraits soient idéalisés, ils sont tracés d'après un modèle vivant, Maria White, et chaque détail en est esquissé par la tendre main de l'Amour. Composés en un court espace de temps à la louange d'une même personne qui en fait le sujet constant, et malgré les restrictions que le cadre du sonnet impose au poète — cadre qui rétrécit d'une manière inévitable le champ de la pensée et écarte (non sans avantage parfois) bien des grâces qu'un mouvement plus libre du poème eut permis, — malgré tout cela, ces sonnets ne sont pas d'une lecture fatigante. Etudiant à l'esprit déjà bien meublé et nourri de lettres, Lowell ne laisse pas l'artificialité l'emporter sur la nature; il préfère trouver la poésie dans le grand volume qui s'ouvre à ses yeux : sur la terre, dans les airs et parmi les astres, plutôt que chercher par les yeux d'autrui dans les pages d'un livre. Son cœur est plein du véritable esprit de la poésie et son langage est un chant. Que ses vers soient marqués parfois d'une teinte classique, soulignés d'une pensée biblique (voyez le sonnet « To a Voice Heard in Mt. Auburn ») ou d'une allusion littéraire (« Dear, gentle Spenser » et « I saw a Gate »), il voit les choses cependant à travers la lumière enchantée de son imagination, et s'anime sous l'influence de la sublime passion de l'Amour. Dans le sonnet « Caro-

line », on a vraiment le spectacle ravissant d'enfants aux figures roses en train de jouer, arrêtant malicieusement le jet d'eau d'une pompe en poussant des cris de joie. Il aime célébrer les aspects spirituels de l'amour.

« I fain would give to thee the loveliest things,
For lovely things belong to thee of right,
And thou hast been as peaceful to my sight,
As the still thoughts that summer twilight brings;
Beneath the shadow of thine angel wings
O let me live ! O let me rest in thee,
Growing to thee more and more utterly,
Upbearing and upborne, till outward things
Are only as they share in thee a part !
Look kindly on me, let thy holy eyes
Bless me from the deep fulness of thy heart;
So shall my soul in its right strength arise,
And nevermore shall pine and shrink and start,
Safe sheltered in thy full-souled sympathies. »

Seul un vrai poète pouvait écrire ce qui précède. Ce sonnet donne certainement droit à des éloges en tant que portrait idéal et spirituel. Ce n'est pas une main ordinaire qui a pu tracer ces traits. Comme dans nombre de ces sonnets, nous voyons ici la faculté de discerner et de décrire la grâce et le charme spirituels de la femme, rare même chez les bons poètes, jointe à une appréciation et une vénération pour la haute valeur du caractère de la femme qui font honneur à son sens moral et à la pureté de ses goûts. Il aime l'ombre des bocages, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la mélodie des ruisseaux, la bonne odeur des arbres fruitiers et des champs verdoyants, la chaleur du soleil, la splendeur des

étoiles et de la lune; pourtant il ne manque pas d'élever ces beautés naturelles au-dessus du simple plaisir des sens, pour en faire les emblèmes de la noblesse morale et de l'aspiration spirituelle. Il perçoit l'ordre, l'unité, et une haute signification dans l'objet le plus modeste comme dans le plus élevé; il pénètre les rapports qui unissent les êtres animés aux choses inanimées, le monde de la pensée articulée au monde du silence, et tout cela à l'esprit sublime de l'Amour : il voit des témoignages d'une intelligence céleste et humaine dans les fleurs, les nuages, les montagnes :

« Ye mountains, that far off lift up your heads,
Seen dimly through their canopies of blue,
The shade of my unrestful spirit sheds
Distance-created beauty over you;
I am not well content with this far view;
How may I know what foot of loved-one treads
Your rocks moss-grown and sun-dried torrents beds ?
We should love all things better, if we knew
What claims the meanest have upon our hearts :
Perchance even now some eye, that would be bright
To meet my own, looks on your mist-robed forms;
Perchance your grandeur a deep joy imparts
To souls that have encircled mine with light, —
O brother-heart, with thee my spirit warms ! »

Ce sonnet, pas plus que les autres, ne retentit dans le champ de la pensée comme un coup de clairon, mais il ne manque ni de beauté ni d'originalité. Quoiqu'on y rencontre un peu trop de mots composés, le langage n'en est pas vicié, comme dans certains sonnets contenus dans le même volume.

Lowell introduit un nouvel élément dans les poèmes de cette époque. Parallèlement à sa conception élevée du caractère féminin, à son admiration vibrante de la nature — qui cependant ne se perdent jamais dans les nuages de rêveries éthérées — se développe un motif plus large et plus objectif, l'idéalisme humanitaire. Ce n'est pas assez pour le poète de célébrer « La plus belle chose de la terre, — une femme accomplie » ; il faut qu'il travaille pour le genre humain, pour l'esprit de fraternité. Dans le joli sonnet « Why should we weary of this life », il exprime le sentiment de fraternité. Dans un autre sonnet il fixe les devoirs du poète :

« Poet ! who sittest in thy pleasant room,
Warming thy heart with idle thoughts of love,
And of a holy life that leads above,
Striving to keep life's spring-flowers still in bloom,
And lingering to snuff their fresh perfume, —
O, there were other duties meant for thee,
Than to sit down in peacefulness and Be !
Souls loathsome, foul, and black with daily sin,
So crusted o'er with baseness, that no ray
Of Heaven's blessed light may enter in !
Come down, then, to the hot and dusty way,
And lead them back to hope and peace again, —
For, save in Act, thy love is all in vain. »

Quelques réserves qu'on puisse faire sur ce poème, on doit reconnaître qu'il a l'accent de la sincérité, qu'il n'y a ni dilettantisme ni esthétisme étroit dans les idées qu'il développe, mais qu'au contraire, l'auteur est presque écrasé par le sentiment de l'œuvre accablante que le poète a la mission d'accomplir dans le

monde, pourvu qu'il soit fidèle à ce que le caractère sacré de son art exige de lui.

Comparons à ces vers passionnés quelques phrases tirées des premières lettres de Lowell. Ecrivant à Charles F. Briggs, il dit :

« Ce qui fait la valeur de la poésie, c'est, à mon avis, qu'elle condense en un seul vers la vague philosophie qui flotte dans l'esprit de tous les hommes, et en fait comme une chose utile qu'on emporte avec soi et qui reste à portée de la main. N'en est-il pas ainsi ? Du moins, aucun poème ne m'inspire du respect pour son auteur, s'il ne contient en quelque mesure une vérité philosophique ».

Une année plus tard, écrivant au même ami, qui était alors plongé dans une grande tristesse, il dit, faisant allusion aux « mérites » des poètes :

« Ceux qui ont une vraie valeur, me semble-il, sont ceux qui nous donnent quelque chose sur quoi nous pouvons nous appuyer dans nos tristesses, et quelque chose encore vers quoi nous pouvons tendre nos regards, dans nos joies les plus profondes, et dans nos plus grands succès... S'ils ne nous donnent rien de plus, ils nous donnent du moins un sentiment de grande sincérité, et l'ivresse de ceux, qui, s'ils ne saisissent pas le bord du manteau divin, du moins, voient de loin le reflet du nuage de gloire, et entendent avec délices les échos célestes ».

A ces passages de portée générale, j'ajouterai quelques citations se rapportant au poète lui-même. Dans une autre lettre à Briggs, il écrit :

« Ma vocation est claire à mes yeux. Je ne suis jamais emporté vers les splendeurs radieuses. J'ai parfois des moments d'effrayante vision, quand j'abaisse mes regards, dans l'espoir de voir quelque vallée, au milieu de splendides montagnes, et que je n'aperçois que des ruines sombres, et n'entend que les gémissements de ceux qui sont écrasés partout dans le monde, mais surtout ici dans notre pays, montant vers mon oreille, au lieu des chants heureux du laboureur qui moissonne et lie ses gerbes lumineuses. Pourtant ces chants réconfortants, je les entends parfois aussi. Alors je sens combien est immense la tâche du poète. Oserai-je espérer la remplir ? Il me semble parfois que mon cœur va se briser, en exhalant un chant glorieux qui pourrait être l'évangile de la Réforme, qui consolerait et réconforterait les opprimés, mais qui tomberait doucement, telle une rosée bienfaisante et douce, sur les fleurs de jeunesse fânées des oppresseurs. Voilà ma folie, si c'en est une. Si j'avais à suspendre ma harpe (à supposer que nous, poètes modernes, puissions conserver au moins la métaphore, après avoir perdu l'esprit qui animait les poètes d'autrefois), si donc, j'avais à suspendre ma harpe à un arbre enveloppé uniquement des douces influences d'une nature estivale, et si le vent venait à souffler à travers ses cordes, je crois qu'elles rendraient un son belliqueux ».

A la lumière de ces citations nous pouvons comprendre l'esprit qui pénétrait à cette époque l'œuvre de Lowell. Nous n'avons pas à discuter sa conception

de la poésie. Il se peut qu'elle eût été étroite et bornée, qu'elle ait donné trop d'importance au didactisme, qu'elle ait tendu en quelque mesure à répudier les exigences de l'art en tant qu'art et à confondre les buts et les méthodes de l'artiste avec ceux de l'enseignant. Chaque lecteur doit en décider pour lui-même. Notre principale préoccupation, en étudiant Lowell, est de faire ressortir que c'est par l'idéal, exposé ou suggéré dans les passages des lettres cités plus haut, que son œuvre comme poète fut inspirée et dominée, et que son dessein arrêté ne fut pas seulement d'enchanter l'imagination mais aussi d'aiguillonner la conscience et d'éveiller l'âme.

(69) « *L'Envoi* ».

Avec ce poème Lowell termine *A Year's Life*. Il envoie son livre à travers le monde :

« Go, little book ! the world is wide,
There's room and verge enough for thee, » etc...

Dans ce poème, il plaide plaintivement pour que sa Muse reçoive un accueil aimable.

Cet « Envoi », à n'en pas douter, est inspiré par Spenser :

« Go little book : thy self present,
As child whose parent is unkent », etc...

L'influence de Spenser se fait sentir, non seulement au début du morceau, mais à la fin. Les deux poèmes se terminent par une idée analogue, demandant que

la Muse soit toujours chaleureusement accueillie dans le cœur du poète, au cas où le monde lui serait cruel. L'usage que Lowell fait de l'expression archaïque « bin » pour « are » renforce notre supposition.

CHAPITRE V

(70-93) POEMES PUBLIES DANS DES REVUES (1841-1843)

(70-72) « *Sonnets* ».

On ne vendit qu'une centaine d'exemplaires de *A Year's Life* c'est-à-dire pas assez pour que Lowell en retirât son profit. Il se mit à chercher d'autres débouchés. Il collabora pendant les quelques années suivantes à plusieurs revues, telles que *The Democratic Review*, *The Dial*, *Graham's Miscellany* et le *Boston Miscellany*.

Il écrivit trois sonnets en 1841 dans la *Démocratic Review* :

1. « My Father, since I love, thy presence cries ».
2. « The hope of truth grows stronger day by day ».
- (3) « I love those poets of whatever creed ».

(1) Le premier vers du premier sonnet est plein de promesse. Les quatrième et cinquième vers sont décevants; le sens nous en échappe :

« No river but upon whose heart lies
The skiey shadow of thy mysteries. »

Les mots « skiey » et « fluttereth » sont désagréables. La phrase hérissée de parenthèses du dernier

vers, sied mal au ton solennel et religieux de ce morceau.

(2) Dans le 2^e sonnet, le contraste entre le tumulte des premiers vers et le calme des derniers est d'un bel effet. Les vers « *tossing huge continents in scornful play* » est impressionnant. Dans l'ensemble, le sonnet exprime la foi d'un croyant sincère.

(3) Le troisième sonnet est beau; il est écrit avec un sentiment profond et ému. Les « *Holy tears* » du second vers sont émouvantes. L'impression de mélancolie se transforme en quelque chose de plus grand par la pensée d'amour pleine d'élan et de courage qui le remplit,

« *Hold up a manly head,
And put a firmer muscle in my tread.* »

(73) *Le sonnet*, « *Thou art a woman* »,

donne une impression uniformément artificielle. La versification, contrairement à ce qu'elle prétend faire, n'est pas assez sonore pour soutenir une émotion forte, pas assez variée pour exprimer un sentiment complexe. La sentimentalité prend la place de la passion plus drue qu'est l'amour. Le vers :

« *That all shall one day angels be* »

nous laisse froids à cause de ce ton si superficiel.

(74) *Sonnet*. « *To die is gain* ».

Les deux premiers vers ne manquent pas d'allure :

« *Where are the terrors that escort King Death,
That hurl pale Reason from her trembling throne ?* »

Cependant le thème du sonnet est banal : la mort vaut mieux que la vie, qui nous apporte une si lourde charge de maux. Le lecteur ne se sent pas dans l'étreinte d'une émotion sincère et profonde. La pensée est faible et l'expression terne. Pouvons-nous nous laisser impressionner par cette Mort qui doit nous guider,

« up to scenes more clear and bright ? »

(75) « *Callirhoe* ».

Le thème en est l'éternelle beauté de la femme. Elle est beaucoup trop belle pour demeurer sur cette terre. Mais elle ne peut pas mourir.

« Oh no ! thou canst not pass away !
No hand will strew thy bier with flowers. »

Sa grâce ravit le poète. Sa présence

« Strengthens me when I am weak,
And gladdens into hopes my fears. »

Son sourire ressemble à celui de la Madone et le porte à croire que :

« A gleam of smile like this,
Like a stream of music fell,
In the silence of the night,
On the soul of Raphael. »

Quelques vers de ce poème sont délicats :

« Seeming-cheerful souls there be,
That flutter with a living sound
As dry leaves rustle on the ground;
But they are sorrowful to me,
Because they make me think of thee,
My bird-like, wild *Callirhoe* ! »

Nous retrouvons l'abus des mots composés, tels que « Nepenthe-streams », « seraph-winged », « Here-eyed », « Women-hearted », « earnest-souled », etc...

Le poème a plus de deux cents vers. Nous pourrions craindre d'y trouver des développements oiseux, sans vigueur, sur la brièveté de la vie humaine, comme en prodiguent les jeunes poètes. Cependant « Callirhoe », œuvre d'un jeune poète, n'offre ni la débauche de sentimentalité, ni les effusions de piété mièvre qu'elle aurait pu contenir. Elle est construite sur la virile pensée de la mort, exprimée avec une émotion sincère, avec un rythme bien marqué, et des mots qui portent.

(76) *Ballad. « Gloomily the river floweth ».*

La versification de ce poème est excellente et coule comme une rivière d'un mouvement souple :

« Gloomily the river floweth,
Close by her bower door,
And drearily the nightwind bloweth
Across the barren moor. »

C'est une tentative d'aborder le fantastique et d'éveiller un frisson chez le lecteur.

« The waning moon above the hill
Is rising strange and red,
And fills her soul, against her will,
With fancies lone and dread. »

Le poème traite de l'impuissance de l'être humain étreint par la mort. La pensée est colorée par l'idée de justice vengeresse. Nous avons par moments l'impression que le poète a subi l'influence d'Edgar A. Poe,

comme s'il s'était laissé dominer, pour un temps (peut-être en manière d'expérience), par un aspect morbide de sa personnalité.

(77) « *Merry England* ».

« Hurrah for merry England,
Queen of the land and sea,
The champion of truth and right,
The bulwark of the free ! etc...

J'aime cela, c'est si plein de joie exubérante. On relit trois ou quatre fois les premières strophes, non parce que le sens en est vague, mais parce que la pensée du poète est si contagieuse qu'elle vous transporte, comme lorsque le poète lui-même l'exprima. Il réussit à nous impressionner, comme il avait vibré lui-même, par des mots tels que « wild blues eyes », « gust of summer air », et par l'emploi fréquent de « merry ». Le mètre lui aussi, est approprié à l'inspiration; les vers prennent un rythme de marche. L'image est originale et remarquable.

Le poème se divise en deux parties. Dans la première partie, il célèbre la liberté dont l'Angleterre a joui, et le lecteur se sent possédé de l'ivresse de la liberté. Mais la seconde partie, qui décrit l'Angleterre humiliée, souillée, prisonnière du régime industriel est décevante.

« Thou hast been merry, England,
But art thou merry now,
With sweat of agonizing years
Upon thy harlot brow,
Grimed with the smoke of furnaces

That forged with damned art
The bars of darkness that shut in
The poor man's starving heart ? »

Le premier en Amérique, Lowell a exprimé des sentiments de tristesse et de révolte à l'égard de la transformation de l'Angleterre sous la tyrannie de l'industrie, sentiments qui trouveront leur expression entière dans l'œuvre de John Ruskin. Il serait difficile de trouver quelqu'un qui expose mieux que Lowell l'état d'esprit des Américains cultivés envers l'Angleterre, état d'esprit qui fait une différence précise entre l'Angleterre des temps historiques et des amitiés personnelles, et l'Angleterre responsable au dix-neuvième siècle du fléau du machinisme ou de la plaie de la bureaucratie ¹.

(78) « *The Loved One* ».

La simplicité de ce poème contraste avec la complexité des autres. Les mots et les images les plus simples rendent hommage à la passion la plus élémentaire : l'amour. Les métaphores sont très justes, et quoique simples, elles apportent avec elles une telle richesse de suggestions qu'elles touchent le lecteur le plus prosaïque. Le premier strophe déborde de tendresse :

« The loved one, the loved one !
Unseen but never far—
All souls must have a loved one,
Though haply but a star. »

(1) Scudder, *ibid.*, vol. II, p. 40.

Le poème révèle ce génie de la tendresse, qui est une des plus significatives caractéristiques du grand poète (en opposition avec le simple versificateur habile).

(79) « *The Ballad of the Stranger* ».

C'est une très charmante ballade sur une jeune fille, qui attend « among pine trees high » (à l'ombre des grands pins), son bien-aimé, qui doit venir la chercher pour l'épouser. Il arrive enfin et elle lui demande la raison de son retard. Elle l'a attendu depuis « sunset till dusky evensong » et

« The stars came out so slowly ! It was a weary time;
I almost thought I *never* should hear the vesper chime.

« I thought I saw my dead mother, her pale face I could see
Between me and the starlight, as if she waited me. »

Il lui explique qu'il a été retardé par un jeune étranger qui l'a conduit vers un charmant paysage, et lui a promis de l'amener à sa fiancée pour qu'ils puissent y demeurer pour toujours. L'amoureux disparaît; elle passe sa vie à l'attendre. Quand ses jours se sont écoulés, son amoureux revient. La prenant par la main, il l'emmène avec lui :

« With many tears they prayed her to stay, but all in vain;
Long waited they her coming, but she never came again. »

La ballade est bien équilibrée; le poète ne se permet que peu de licences de construction. Cependant malgré son rythme régulier, le poème, par sa simplicité laisse une impression pénétrante.

Lowell hérita de sa mère le goût de cette forme de poésie : la ballade. Elle l'aimait particulièrement. Elle se plaisait à chanter ou à réciter d'anciennes ballades, qui répandaient comme une odeur de fleur sauvage. Sans doute, sa sensibilité, si pénétrée de romantisme, a pu être la source de la fantaisie qui hanta l'imagination poétique de son fils. Dans une critique du *Book of British Ballads* en 1843, Lowell écrit : « Et la chère 'Annie of Lochroyan', rendue encore plus chère à notre cœur, parce que nous l'avons si souvent entendue réciter par des lèvres qui donnaient une beauté particulière à tout ce qu'elles prononçaient ».

(80) *Sonnet*. « *If ye have not the one great lesson learned* ».

Le progrès moral réside dans la liberté personnelle et sociale, qui sort des lois et du bon ordre.

« If ye have not the one great lesson learned,
That grows in leaves, tides in the mighty sea,
And in the stars eternally hath burdened,
That only full obedience is free... »

Il n'y a que ceux qui sont emplis de soumission qui sont libres, et ont le « droit sacré » de combattre pour leur liberté.

Le sonnet est plus grave qu'émouvant. Le ton en est religieux. Ce serait, à vrai dire, un excellent hymne, par la façon dont il est mené.

(81) « *Farewell* ».

Le poète a essayé d'évoquer le funèbre, en pensant à une belle jeune fille qui vient de mourir.

« Farewell ! as the bee round the blossom
Doth murmur drowsily,
So murmureth round my bosom
The memory of thee.
Lingering, it seems to go,
When the wind more full doth flow,
Waving the flower to and fro,
But still returneth, Marian !
My hope no longer burneth,
Which did so fiercely burn,
My joy to sorrow turneth,
Although loath, loath to turn, --
I would forget --
And yet— and yet—
My heart to thee still yearneth, Marian ! »

Il la compare ensuite à une étoile resplendissante dont les rayons s'évanouissent comme l'ombre sur le mur. Son espoir lui-aussi s'évanouit comme le dernier tremblement de la cloche s'efface dans les airs. La métaphore continue :

« My heart will not forget thee
More than the morning brine
Forgets the moon when she is set. »

Et :

« As a landbird far at sea
Doth wander through the sleet
And dropping downward wearily
Finds no rest for her feet,
So wandereth my memory
O'er the years when we did meet. »

A la fin du poème, nous trouvons ces deux vers excellents :

« And I hear the sad wind croon
A dirge to the lowering sky. »

Le thème est banal, mais le poète a réussi à lui donner un tour nouveau. La simplicité du poème est vraiment celle de l'émotion profonde, sans sentimentalité. La versification est agréable et adroite; les sentiments coïncident avec le rythme selon le même mode dans chaque stance.

(82) *Sonnet*. « *If some small savor* ».

Lowell exprime dans ce sonnet sa reconnaissance envers les poètes d'autrefois. Si, dans ses écrits, « une légère saveur » de leurs œuvres a pu se glisser, c'est bien en raison de cet amoureux respect qui n'a fait que croître en lui depuis son enfance.

Lowell a peut-être écrit ce sonnet en réponse à certains critiques qui l'accusaient de plagiat et relevaient dans ses vers des similitudes avec les poètes d'autrefois. La pensée en est transparente et limpide. Dans le onzième vers on peut remarquer une inversion de l'ordre des mots, qui nous paraît gauche.

« No right to muse their holy graves among. »

(83) *Sonnet* « *When in a book* ».

A l'époque où il écrivit ce sonnet, Lowell était sans doute très jeune, ou se reportait par la pensée à ses années d'enfance. Ce n'était pas un enfant ordinaire. Il parle de lui-même en ces termes. « Sorti d'une famille formaliste et très réservée, je ne peux paraître en société ce que je suis réellement. Je traverse le monde, le cœur si rempli de tendresse pour ceux qui m'entourent, qu'un regard indifférent, même celui d'un

étranger, me fait venir les larmes aux yeux ». Il est moins spontané que bien des enfants de son âge, il est souvent inspiré par des idées, des sentiments ou des traits de la nature, qui lui viennent des livres. C'est le thème du sonnet. A première vue les vers du début ne sont pas clairs, mais ils le deviennent à la seconde ou à la troisième lecture. Le sonnet porte les marques de l'effort. Il contient un effort en vue d'un effet difficile à discerner, quelque pensée frappante, quelque mot ou phrase saisissants, en réalité, ce but n'est pas atteint. Cependant quelque chose de *would-be-passionate* se dégage de l'ensemble.

(84) *Sonnet. « To Irene on Her Birthday ».*

Ce sonnet, comme « Ianthe » et « Irene », est l'expression de son amour pour Maria White. Quelques mois avant de composer ce poème, Lowell écrivit à son ami G. B. Loring :

« Oui, mon ami, il est bien vrai que j'ai changé. Je l'en remercie, *elle* et une autre aussi, devant Dieu. Si l'amour que j'avais porté à une femme, que vous avez connue il y a trois ans, avait été aussi pur, aussi sincère et sacré que celui que je porte maintenant à celle qui « never from me shall be divided », je serais devenu homme de meilleure heure. Je l'aimais violemment et farouchement. Cet amour n'avait pas point en mon cœur, semblable à la claire étoile du soir, le jour où je la vis pour la première fois (je m'en souviens si bien), mais (comme l'a dit elle-même en parlant de cet amour) avait fait irruption, semblable

à un sombre météore. Et comme lui, il tomba tout d'un coup. Je fus, pendant un temps, aveuglé par son éclat et épouvanté par le bruit qu'il fit en se brisant. Mais je me calmai et l'aube se leva.

« Et j'ai l'intention de vivre comme celui qui, aimé par une telle femme, doit le faire. Elle est noble en tous points. »

Grâce à cette femme, Lowell acquit l'expérience d'un sentiment profond, qui non seulement apparaît dans sa poésie, mais introduisit un élément nouveau dans la formation de son caractère. Son enfance avait été troublée par une exubérance affective presque exagérée, par une sensibilité capricieuse qui laissait le champ trop libre aux sursauts de l'instinct. Il avait grand besoin d'être modéré par une nature équilibrée et calme, noble comme la sienne propre mais dont l'élan contenu n'avait ni but égoïste ni arrière-pensée personnelle.

Miss White avait la sensibilité délicate d'une jeune fille de la Nouvelle Angleterre, unie à un tempérament généreux, qui lui faisait éprouver une vive sympathie pour tout ce qui se passait d'intéressant autour d'elle. Elle avait hérité de la conscience affinée de ses ancêtres, partageait (sans excès) le culte de son temps pour tout ce qui vit sur la terre et dans les airs, et désirait prouver la vigueur de ses convictions morales en prenant part à quelque grand mouvement de réforme. Lowell, voyant en elle une Una, sentit l'ardeur idéaliste qui était en lui, stimulée par celle de Maria, et revêtit incontinent son cos-

tume de Chevalier de la croisade. C'est très probablement sous l'impulsion de Miss White, qu'il se fit nommer délégué à la convention contre l'esclavage qui se tint à Boston en 1840.

Connaissant la nature de ce premier amour de Lowell, nous comprenons mieux ses poésies amoureuses. Dans le sonnet « To Irene on Her Birthday », il célèbre la naissance de son amour avec des souvenirs d'un psaume de David :

« Maiden, when such a soul as thine is born,
The morning stars their ancient music make
And joyful once again their song awake. »...

Ce sonnet est plein de la passion contenue de l'amoureux. Le style manque de vigueur peut-être, mais il est simple et sincère, entièrement dégagé de toute « diction poétique ».

(85) « *The Two* ».

Le bonheur des amoureux, tel est le thème.

« So dwelt they late and soon
In love's unclouded weather :
They loved the self-same tune,
And underneath the moon
'T was bliss to be together. »

En lisant ce poème sans beaucoup prêter attention au sujet, on ressent une impression d'insinuante douceur. Il est harmonieux et frais, et s'adresse à l'universalité des lecteurs. Extrêmement simple, sans aucune prétention à la profondeur, il vaut par le charme et la tendresse. Fragiles beautés, images caressantes.

demi-teintes, mélodie berceuse, autant de séductions que l'auteur réunit pour envelopper d'un éclat atténué cette charmante histoire d'amour :

« And now they cannot part,
But must flow on forever, —
Two streams that rose apart,
Joined in the mighty heart
Of one calm-flowing river. »

(86) *Sonnet. « Poet, if men from wisdom turn away ».*

Le thème de ce sonnet est la grandeur et la noblesse de la tâche du poète. Son âme doit « chanter haut et clair, débordant de prédictions sous la lumière grandissante ». Lowell semble vouloir écrire un sonnet sur quelque grand sujet auquel il pense profondément. Mais il a de la peine à s'exprimer clairement. A la première lecture chaque phrase semble détachée du reste et il est (tout d'abord) assez difficile de trouver le lien qui les unit; mais après une seconde lecture on pénètre la signification. Il manque un point d'interrogation à la fin de la sixième ligne : « Think Truth's sun can ever reach his west ».

(87) « *To an Aeolian Harp at Night* ».

Ce poème décrit en termes souvent émouvants et soutenus par le retour de rimes fréquentes aux sonorités sourdes, l'état pitoyable dans lequel se trouve une jeune femme. Au cours des dix-huit vers, le poète nous détaille le malheur de cette pauvre créature. Son esprit est « triste et désolé ».

« Voice is sunken far
In the night's vast hollow
So deep and low,
That the soul dare not follow
Its wandering woe. »

Son cœur est sombre à jamais, et sa vie n'est qu'une longue douleur.

Rien ne nous renseigne sur la nature et l'origine de ce malheur ? Pourquoi ce cœur est-il plongé dans les ténèbres ? Pourquoi cette solitude et ce chagrin, si grand,

« That the soil must be wet with many tears
Where the soul's best flowers grow. »

L'auteur ne nous l'explique pas et le lecteur s'accommode mal de l'incertitude où on le laisse. Le poème est, sans aucun doute, l'expression de ce sentiment si commun : la tristesse. Les six stances sont écrites dans un mouvement rapide et le poète donne une réalité prenante au sentiment de tristesse, à l'accablement d'une créature humaine, touchante par sa jeunesse et sa beauté, sous le poids d'épreuves précoces et inéluctables. Le lecteur cependant souhaiterait qu'il nous donne la raison de cette infortune.

Le poète essaye de faire de la morale religieuse et c'est bien plat. Beaucoup de vers sont vides de sens, celui-ci entre autres :

« And great thoughts into Gods did grow ».

et cet autre

« Doubtful of her skyed mail », etc...

Le poète essaye d'atténuer cette si sombre description dans la conclusion :

« There is a joyous gain
In our tear's fiery rain,
And well we can languish
In sorrow and anguish
While the soul maketh music and song of its pain. »

(88) « *Agatha* »,

Ce poème est consacré à l'idéal de féminité, que conçoit Lowell. On y trouve énumérées les qualités de la jeune fille qu'il distingue entre toutes :

« Mildness and meekness make their dwelling there,
And gentle feelings without variance. »

Elle n'a aucun orgueil :

« Yet though her spirit is so vast and full,
There is no sense of pride to mar and blot. »

Son intelligence est vive :

« Understanding open, broad and bright,
Pierces through error at the instant sight. »

Sa sagesse, sa sincérité, son oubli de soi, sa chasteté et sa tendresse font de cette créature une femme réellement supérieure.

Le poème a cent-un vers et son seul but est d'assembler les traits de l'idéal féminin. Il y a trop de généralités, comme dans les morceaux analogues traités par les néo-classiques. Il est monotone et l'on se fatigue à lire d'un bout à l'autre combien cette jeune femme est bonne et chaste et avenante. Il y a cependant un vers excellent, que l'on doit citer :

« And sin seems but a shadow while she speaketh. »

(89) *Sonnet. « Like some black mountain ».*

Lowell exprime ici son devoir en tant que poète. Il a l'impression que la vie exige de lui une grande œuvre d'avenir,

« Which Earth and Custom vainly strive to shirk,
Making all others toils seem mean and low
And sweetest rhymes of what I am or was,
A cricket's chirp among the easeful grass. »

La première impression que l'on reçoit est assez vague. On sent que l'auteur a visé très haut, mais que la flèche manque le but. Le poème veut être émouvant, mais ne produit sur nous aucune émotion. L'auteur essaye de nous décrire la grandeur de ses pensées en les comparant à quelque « sombre montagne lugubrement obscure au loin » ; l'image est confuse et peu appropriée.

(90) *Sonnet. « Whene'er I read in mournful history ».*

Ecrit en l'honneur de la femme. Le thème en est : tout change excepté la femme et l'amour. Parmi les choses terrestres qui « s'écroulent, touchées par le temps », il n'y a qu'une pensée sublime qui subsiste » :

« Woman, thou art thought, in whom I know
That I alone gave Time his tyrant might. »

C'est un sonnet *de qualité*. L'auteur nous presse de rendre notre vie plus belle, plus vaste, meilleure et plus sublime. Et dans la vision du poète : ce

« grand Amour », qui domine les fluctuations et les changements, il y a le conseil de laisser de côté les intérêts mesquins et matériels, qui dessèchent l'âme et en paralysent les élans généreux et nobles. Nous devons « vivre » et pas seulement « exister ».

(91) *Sonnet. « To Keats ».*

Ce poème est dédié à la mémoire de Keats. On y sent l'influence de Keats dans de nombreux passages tels que :

« Mysterious tones from the lone pipe of Pan. »

et,

« Coy Nymphs, as down thick-leaved dells they ran. »

Lowell a réellement aimé Keats et il le considérait comme « de la vraie race des Titans ».

« Même au temps de sa jeunesse impressionnable l'influence de Keats fut plus sensible sur lui que celle de Shakespeare ou de Marlowe, pour cette simple raison que, voulant éviter de l'imiter, il est tombé sous l'empire de son rythme coloré. La ressemblance est d'ordre général. Lorsqu'il en vint à s'essayer à ces formes plus rigides de la poésie, dernières venues dans le développement historique : le sonnet et l'ode, il ne fit qu'obéir à la loi que les grands ancêtres avaient créée, trouvant sa liberté dans la loi même, et non dans la pétulance ou la révolte » ¹.

(1) Scudder, *Ibid.*, vol. II, p. 88.

Dans son étude sur Chaucer, il nous dévoile une grande partie de sa doctrine littéraire :

« Les poètes oublient que la première grande leçon en littérature, aussi bien que dans la vie, est d'apprendre à « brûler sa propre fumée »; que la vraie manière d'être original est d'être sain; que l'on obtient un coloris frais, si agréable dans toute œuvre, en s'évadant hors de sa propre atmosphère immobile vers la plénitude et la force des sentiments universels; et que faire d'une chose simple quelque chose de merveilleux, comme si c'était une révélation, est la marque du génie ».

(92) *Sonnet « The Fiery Trial ».*

Ce poème est écrit dans une langue simple, sans prétention de style. A une heure de méditation pieuse, Lowell nous presse de « poser le pied sur le sentier de Jésus ». Il ne réussit pas à nous communiquer son onction. Comme beaucoup des vers qu'il a écrits pour des revues, à cette époque, ceux-ci semblent dictés par un vague amour pour l'humanité. On sent que Lowell, obligé de faire son apprentissage de clerc chez un avoué et se sentant bridé et entravé par le fatras de la procédure, cherche à échapper à l'étrouffement imposée à son existence en s'exprimant par la poésie. La religion est un sujet comme un autre — et qui ici, ne lui réussit pas très bien. Cet échec ne doit jeter aucun jour défavorable sur la sincérité de sa foi.

(93) « *Forgetfulness* ».

Dans ce poème, Lowell, se détournant de la passion dont les orages bouleversent tant de cœurs, dit la tranquillité apaisante qu'apporte, à ceux qui savent se détacher des chagrins d'amour, le doux oubli.

« There is a haven of sure rest
From the loud world's bewildering stress;
As a bird dreaming on her nest,
As dew hid in a flower's breast,
As Hesper in the rosy West—
So the heart sleeps
In thy calm deeps
Serene Forgetfulness. ! »

Les trois stances du poème, où la gravité s'unit à la suavité, sans éveiller d'émotion profonde, faisant appel à la nature pour verser un baume sur le chagrin, résonnent d'harmonies pures qui s'accordent aux aspirations nobles de l'âme, célébrant la valeur de la sincérité, le pouvoir de la bonté, et nous rendant la vie et l'univers plus sacrés et plus beaux, l'avenir moins sombre et le ciel plus proche. Les images sont heureuses et polies. C'est à la fois solidement construit et exprimé avec bonheur.

CHAPITRE VI

(94-112) POEMES DE 1844

(94) *Sonnet*. « *Full Many noble friends my soul hath known* ».

L'amour, la passion purifiée qui unit deux cœurs brûlants, était le sujet dominant dans un grand nombre des premiers poèmes de Lowell. L'amour, dans le sens large, l'amour conscient de la fraternité universelle, plein de sympathie pour l'humanité entière, est le sentiment qui va inspirer plusieurs des poèmes insérés dans le volume de vers paru en 1844.

Dans le sonnet, qui ouvre le recueil, Lowell exprime son amour pour plusieurs de ses « nobles amis ».

« Women and men, who in my memory
Have sown such beauty as can never die. »

La pensée qui anime ce sonnet est noble et bien exprimée. Du début à la fin, le sens en est clair et la forme impeccable.

(95) « *The Haven* ».

Consacré à la gloire de l'Amour. L'Amour de la femme est le « port » sur la mer agitée de la vie.

Sans cesse dans ces poèmes non-réédités Lowell avec sincérité et gravité prophétise l'avènement du bien. Il montre une sereine confiance en la Volonté suprême, qui en fin de compte réfrène le mal, établit l'harmonie entre les accents différents qui constituent la voix de l'Univers. Il apporte le message de Dieu au cœur de l'humanité. Fidèle à sa mission de poète, il se fait le porteur de la bonne nouvelle, le dispensateur de bénédictions dans le grand temple de l'âme humaine. « Les législateurs non reconnus du « monde », ce sont les poètes qui, sans bruit établissent des lois de l'esprit — liant et déliant — et donnent forme et couleur aux aspirations, aux espérances, aux sympathies de l'humanité.

Dans la construction de ce sonnet, il n'y a pas de division entre les quatrains et les tercets. La même pensée court sans interruption à travers les quatorze vers.

(96) *Sonnet. « Impatience and Reproof ».*

Ce sonnet exprime l'impatience que Lowell ressent parfois en présence de l'humanité, surtout en face de ceux qui

« ...ne'er beyond life's span
Have glimpsed, to whom this earth is goal
And starting-place, and death the dreadful whole. »

Quand sa foi en l'homme est ébranlée, il cherche refuge dans ses propres pensées, qui s'épurent et entreprennent de clarifier son âme :

« ... till its depths are dinned
With the sad sense of having deadly sinned. »

Ce sonnet nous donne l'impression que l'auteur est profondément ému par ses propres réflexions. Le poète nous amène à voir et à sentir ce qu'il éprouve : l'inquiétude spirituelle et l'angoisse du péché,

« The thunder's roll,
Deep-toned and infinite, with sad reproof. »

C'est un sonnet qu'on relit pour l'émotion contenue dans le contraste entre la lassitude de l'âme au milieu des hommes « attachés à la terre » et les nobles sentiments inspirés par « des pensées intérieures profondes ».

(97) « *A Fantasy* ».

Portrait imaginaire d'une jeune fille tracé au moyen de comparaison et de métaphores. C'est une création mélodieuse d'une parfaite harmonie entre les vers et le sens.

« The lightning is mild
To the sharp fierce glow
Which, when she smiled,
From her eyes did flow. »

Ce poème est à la fois naïf et recherché. Quelques images sont vraiment bizarres, comme

« Her white arms floated on the air
Like swans upon a stream. »

Comment nous extasier en présence de sensations incohérentes !

D'autre part, les phrases sont bien construites en général et l'ordre des mots est exempt de ces inversions qui défigurent un si grand nombre des produc-

tions poétiques de Lowell, trop hâtivement jetées sur le papier, pendant cette période de début. Parfois nous rencontrons une tournure recherchée, une expression prétentieuse, ou une comparaison ou métaphore extravagantes. Mais l'auteur nous épargne le désagrément de mots composés hétéroclytes ou employés dans un sens dénaturé. La terminaison en *éd* de l'imparfait ou du participe passé ne forme pas une syllabe indépendante. Cependant le poème n'est pas de premier ordre. N'y a-t-il pas un mélange chaotique de formes figurées dans les vers suivants ?

« The sealike swell
Of ever-growing melody
That drifted her words
Like white sea-birds
Swinging and heaving on to me »

(98-99) « *Wordsworth* ».

Dans ces deux sonnets sur Wordsworth, Lowell célèbre le génie du poète anglais. Il le nomme « le poète au grand front, aux vues étendues » dont les yeux, doués d'une puissance de vision spirituelle pénètrent les secrets de l'âme ou de l'univers ». Tu sais prendre, dit-il,

« Down through the awful chambers of the soul
Thy dreadful way, and hear the billows roll
Of that deep ocean whose far thunders break
Upon the everlasting shores, and wake
Echoes that wiser make whom they control. »

Wordsworth aime la simplicité. Sa voix, à la fois grave et sans apprêt, atteint la vraie grandeur,

« And, in such dresses as Truth and Nature use,
Majestic mounts in high Miltonic strains,
And pours its strength along the ethereal plains,
Solemn and grand as when the hills reply
To the full chorus of a stormy sky,
Or ocean round his rock-bound shores complains. »

Dans le second de ces sonnets, Lowell loue Wordsworth d'avoir compris que le poète fait fausse route lorsqu'il s'abandonne à la passion politique. Il exprime donc dès 1844 une pensée qu'il répétera plus tard, et qui correspond bien à sa conviction personnelle. Le 10 mai 1884, il prononcera, comme Président, de la Société Wordsworth, un discours en l'honneur de ce poète (publié dans ses *Literary and Political Addresses*). Son étude nous intéresse à la fois pour les jugements qu'elle porte sur Wordsworth et pour ce qu'elle nous apprend sur lui-même; car « l'œil de l'étudiant révèle quelque chose qui excite l'attention du regard ». Lowell scrutait en quelque mesure le mouvement de sa propre pensée, quand, examinant la solution à laquelle parvint Wordsworth, en avançant en âge, pour accorder le radicalisme de ses premières années avec le conservatisme des dernières, il en découvrit la cause dans la conception religieuse qui domina la pensée de Wordsworth dans la seconde partie de sa vie.

« Je n'ai aucune raison de croire qu'il s'écarta de sa conception première des bienfaits de l'indépendance, mais bien plutôt qu'il comprit la nécessité de définir plus exactement en quoi consistait la liberté et les conditions de temps ou de lieu dans lesquelles seules

elle peut être bienfaisante, d'insister sur le fait que ce doit être une évolution et non une fabrication de toutes pièces, et qu'elle doit se concilier avec les exigences du passé de la société et de la civilisation ». Les germes de la liberté existent dans la nature de l'homme. Il faut les cultiver; mais par quel moyen ?

« L'observation le convainquit que ce qu'on appelle la sauvegarde de la société est aussi le soutien de ses membres pris individuellement; que la tradition, l'habitude, l'hérédité sont de grandes forces, soit pour susciter des impulsions, soit pour les maîtriser.

Il avait médité sur une phrase féconde du poète Daniel, qui nomme la religion « mère de l'ordre et de la crainte ». Une conviction croissante de la profonde vérité de cet axiome dirigea son esprit vers l'Eglise comme vers l'incarnation de la plus puissante de toutes les traditions et vers ses cérémonies, expression de la plus socialisante des coutumes dont puisse bénéficier l'humanité ».

(100) *Sonnet* : « *There never yet was flower* ».

Dans ce sonnet Lowell émet une pensée philosophique à savoir que toutes les forces et les influences de la vie travaillent en vue du bien, et que ce qui est vraiment Bon et Grand sortira victorieux des forces du Mal.

« *There never yet was flower fair in vain :
The seasons toil that it may blow again,
And summer's heart doth feel its every ill.* »

Ce sonnet, bien construit, exprime d'une manière

sincère le sentiment de l'auteur, sur les rapports intimes du beau et du bien et sur la prédominance des forces de bien. Ces idées étaient pour Lowell l'objet d'une adoration exaltée. Vraie ou fausse la croyance nous élève vers ce qui est grand.

(101) « *Silence* ».

Poème à la gloire de l'Amour. Quand la bien-aimée rencontre celui qui l'aime et que « leurs cœurs se dilatent au soleil » ; quand le cœur déborde de joie « dans un tourbillon de folie » ; quand « deux cœurs qui s'aiment doivent se séparer » et que « leur bouche demeure muette », alors,

« O, sweet Silence, they belied thee
Who have called thee vain and weak;
Speech is emptiness beside thee,
Joy and woe have glorified thee,
Love and longing never seek
Any better way to speak. »

Une chaleur de passion anime les vers. Les maux et les errements de l'humanité sont effleurés avec une sensibilité exquise. Le sentiment est de l'ordre le plus élevé. Les images portent la marque de cette haute tonalité. Cependant, certains sont inscrits dans un style extrêmement artificiel.

(102) *Sonnet*. « *Ye who behold* ».

Discours sur ce que les observations de l'homme ont de superficiel.

« Ye who behold the body of my thought,
Whose minds can surfeit on an outward grace,
Ye learn but half the lesson that is taught. »

C'est dans les profondeurs, que se trouve le meilleur, et « l'âme peut y puiser chaque jour jusqu'à la plénitude ». La seconde partie du sonnet est consacrée à prouver la profondeur de la vérité. Les deux dernières lignes ont peu de rapport avec le reste du poème. Au point de vue de la forme, du langage et de la pensée, ce sonnet ne peut être rangé parmi les bons morceaux.

(103) *Sonnet. « On my twenty-fourth Birthday ».*

L'insertion de ce sonnet dans les Poèmes de 1844 indique nettement que l'élément subjectif et autobiographique est important dans le volume. Le poème nous montre le poète prenant conscience d'une transformation qui s'est produite en lui.

« Now have I quite passed by that cloudy If
That darkned the wild hope of boyish days,
When first I launched my slender-sided skiff
Upon the wide sea's dim, unsounded ways;
Now doth Love's sun my soul with splendor fill,
And Hope hath struggled upward into Power,
Soft Wish is hardened into sinewy Will,
And Longing into Certainty doth tower :
The love of beauty knoweth no despair;
My heart would break, if it should dare to doubt,
That from the Wrong, which makes its dragon's lair
Here on the Earth, fair Truth shall wander out,
Teaching' mankind, that Freedom's held in fee
Only by those who labor to set free. »

Nous voyons là l'indication claire que Lowell considère la vie maintenant avec une gravité et une confiance toutes nouvelles. Ce changement, il le doit à

l'influence exercée sur lui par l'élan idéaliste de sa fiancée. Son amour a fortifié sa foi, sa vue s'est élargie, il saisit plus fermement les réalités spirituelles, il se laisse porter par elles à une grande ferveur morale. Ce sonnet, interprété comme manifestation du développement de Lowell, marque plus d'assurance personnelle, la poursuite d'un dessein plus arrêté, la conscience de facultés en lui dont il entrevoit la puissance, et, avec tout cela, une hésitation entre la jouissance des pures délices que lui inspire l'art, et l'utilisation de cet art pour l'accomplissement de quelque grand dessein.

« Sans doute l'influence directe de Maria White s'exerça-t-elle pour l'amener, soit dit sans l'offenser, à des considérations plus pratiques — nous ne voulons pas dire utilitaires. Loin de là, puisque Lowell se sentit appelé à défendre sa fiancée contre l'accusation de suffisance et d'orgueil — accusation qui était dénuée de toute réalité. C'était, de la part de la jeune fille, un hommage élevé, fervent, enthousiaste, rendu à la vérité, qui illuminait sa vie intérieure. Elle rendait cet hommage, en signe de la mission qu'elle avait à remplir. Elle désirait ardemment agir en étroite coopération avec son fiancé, et cela l'animait lui-même d'une ardeur fiévreuse, pour justifier la foi qu'elle avait en son œuvre » ¹.

(104) *Sonnet*. « *O, Happy Childhood !* »

Comme tant de Poèmes de Lowell de cette époque

(1) Scudder, *ibid.*, vol. I, p. 129.

celui-ci est plein d'une chaude et cordiale sympathie pour l'humanité. On sent en Lowell une aspiration pleine d'amour pour ses semblables; un désir brûlant d'emplir son âme de générosité. Cependant, il exprime une certaine crainte à l'approche de la maturité, une crainte des complexités morales et spirituelles apportées par les années. On peut aimer beaucoup ce sonnet. Il n'est pas particulièrement bien construit, ni écrit en très bon anglais, mais il est d'un mouvement direct, d'une clarté incisive qui le rendent très attrayant.

« O happy childhood, dear, unthoughtful years
When life flowed onward like a river wind,
Why did I leave your peace of mind behind
To plunge me in this sea of doubts and fears ?
Down, foolish sighs ! have not manhood's tears
Washed off the scales that made my nature blind,
Letting Truth's growing light sure passage find
Into my soul, where now the sky half-clears ?
Thank God that I am numbered now with men,
That there are hearts that need my love and me,
That I have sorrows now to make me ken
My strength and weakness, and my right to be
Brother to those, the outcast and the poor,
Driven back to darkness from the world's proud door ! »

(105) *Sonnet. « Thankfulness ».*

Poème généreux, voué à l'expression des sentiments d'humanité. Quoique ces sentiments soient sympathiques et touchants, la jeunesse et l'inexpérience du poète s'y manifestent. Il y apparaît comme un rêveur, méditant sur les maux qui jettent leur ombre sur l'état présent de la Société, et il conclut :

« There is no thankfulness more deep than this, —
To love and love with ever-glad increase,
To nestle in the heart with fluttering bliss
And think that now is the full tide of peace. »

(106) *Sonnet. « Slow-Opening Flower ».*

Le talent de description qui apparaît ici est d'une qualité frappante. Les yeux du poète saisissent les manifestations de l'œuvre de la nature et les dépeignent avec une étonnante exactitude. Il flotte un peu de brume sur les sept premiers vers, mais bientôt le visage de la nature s'éclaircit et l'image est rendue avec la précision d'un daguerreotype. Le quatrième vers est particulièrement beau. Parlant du ciel il dit :

« Deep thoughtfulness of never-wrinkled blue. »

Le thème du sonnet est celui-ci : les beautés de la nature sont admirables, pourtant :

« When I see my Love, my heart runs o'er
With sympathies and strengths undreamed before. »

(107) *Sonnet. « How Oft Do I Live O'er ».*

Autre poème consacré à l'amour. Au point où nous en sommes, le lecteur peut se rendre compte qu'un des défauts les plus évidents de ces poèmes non réédités de Lowell est un manque de concision. Redondance de pensée et d'expression à la fois, tel est le défaut qui y apparaît le plus souvent. Les sujets de plusieurs de ces poèmes sont développés d'une façon fatigante par leur longueur. L'Amour revient souvent et sans brièveté. Après de longs développements sur

le sentiment lui-même, le poète conclut par une réflexion morale. Au bout d'un certain temps le lecteur se fatigue de cette méthode. Ce reproche s'applique moins directement à ce sonnet en particulier bien que l'idée de l'amour y domine. Le critique ne peut en dire que ceci : c'est un bon sonnet sur l'amour.

(108) *Song*. « *There is a light in thy blue eyes* ».

Poème d'amour. Pas de morale. Poésie aimable et mélodieuse. Le poète y présente une antithèse dans la dernière strophe. Il est heureux de son amour.

« While the old weary earth turns round
With all its strife of empty sound ! »

(109) « *A Dirge* ».

C'est une lamentation sur la mort d'un poète. On sent que Lowell y parle du fond de son cœur, comme s'il pensait à lui-même. Cependant ce n'est pas la mort qui est l'épreuve la plus pénible. N'y a-t-il pas là une réflexion sur son propre cas ?

« It seemed as thy strong heart would leap
Out of thy breast, and thou didst weep,
But not with fear of dying;
Men could not fathom thy deep fears,
They could not understand thy tears,
The hoarded agony of years
Of bitter self-denying. »

Le poème exprime ce thème simple : la mort amène la paix. Il est rempli de cette atmosphère de contemplation spirituelle, qui transporte le lecteur dans le

monde immatériel où tout est tranquillité et clarté. Avec quelle magie les vers expriment d'abord l'horreur glacée qui remplit l'âme du poète quand il parle de la mort; puis vient l'expression de consolation et de paix qui l'envahit progressivement, comme diffusée par « les arbres verts », le « soleil d'or », et « le ciel divin ». J'aime ce poème parce qu'il exprime bien mes sentiments quand parfois, je fais une promenade solitaire, surtout la nuit. Dieu semble beaucoup plus près et je me sens porté à prier. Le poète nous montre que nous pouvons trouver non seulement la paix, mais aussi une religion dans la mort.

(110) *In Sadness* ».

Un poème sur les compensations que la vie nous apporte : bonheur mêlé de tristesse, plaisir que talonne la mort.

« There is not in this life of ours,
One bliss unmixed with fears;
The hope that wakes our deepest powers
A face of sadness wears,
And the dew that showers our dearest flowers
Is the bitter dew of tears. »

A la fin de ce poème, Lowell exprime sa foi dans la philosophie réconfortante, exprimée dans le dernier vers de l'Ode de Shelley, « Ode to the West Wind » :
If Winter comes, can Spring be far behind ».

« The want, the sorrow, and the pain,
That are Love's right to cure,
The sunshine bursting after rain,
The gladness insecure,

That makes us fain strong hearts to gain,
To do and to endure. »

Les métaphores sont justes et, quoique simples, elles entraînent avec elles un ensemble de suggestions qui frappent le lecteur même le plus terre à terre.

(111) « *A Reverie* ».

Un soupir, un grand soupir plein d'amour et de mélancolie. Le soupir a pour origine une rêverie sur l'amour,

« When the starlight and the moonlight
Over cliff and woodland shine,
And the quiver of the river
Seems a thrill of joy benign. »

Il semble que la contemplation de ces beautés nous cause une tristesse ineffable, comme le mirage d'un espoir, qui a enchanté notre jeunesse. Mais,

« All the longings after freedom,
The vague love of human-Kind,
Wandering far and near at random,
Like a dead leaf on the wind,
Rousing only in the lonely
Twilight of an aimless,..... »

Le poème est poignant. Il n'exprime rien de passionné mais quelque chose qui a la froideur de la pierre. Dans la septième strophe tremble cependant une légère espérance.

« How my spirit like an ocean,
At the breath of thine awakes,
Leaps its shores in mad exulting,
And in foamy music breaks,

Then, down-sinking, lieth shrinking
From the tumult that it makes ! »

Le mouvement rapide des vers et la hardiesse énergique de la facture montre que le génie de Lowell s'incline vers la poésie lyrique. Il semble maître de toutes les cordes de la lyre et les fait vibrer d'une main hardie et impétueuse, en un concert éclatant et harmonieux. Nous aimons la vigueur et la hardiesse soutenues de ce poème, sa tendresse rêveuse, sa touchante philosophie, sa langue fluide et douce, les sentiments particulièrement raffinés qu'il renferme.

(112) « *Song to my Wife* ».

Lowell n'était marié que depuis une semaine quand il publia ce poème. Il parle de sa femme dans ce poème comme d'un « lys » qui vient de fleurir entre ses mains. Elle devait mourir en 1853, huit ans après leur mariage. Avec la vue prophétique qui caractérise le poète, il parle de ce qui peut arriver :

« Glad death may pluck thee, but never before
The gold dust of thy bloom divine
Hath dropt from thy heart into mine,
To quicken its faint germs of heavenly love; »

Le bonheur que Lowell a éprouvé de son mariage nous pouvons le voir dans la lettre que Lowell écrivit en 1845 à son ami et dans laquelle il lui donne une charmante description de leur bonheur.

« Nous avons une petite chambre au troisième étage sur la cour avec des rideaux de mousseline blanche décorée de feuillage vert, et nous sommes aussi heu-

reux que deux mortels peuvent l'être. Je pense que Maria est en meilleure santé; quant à moi, *je le suis*, et nous le sommes tous deux en esprit. Elle grossit comme moi et mes joues sont devenues si absurdement rouges que j'ai l'air de les avoir frottées sur tous les murs de briques de la ville ».

CHAPITRE VII

(113-144) POEMES PUBLIES DANS DES REVUES, 1845-1890.

(113) « *Epigram on Certain Conservatives* ».

Court poème de sept lignes qui s'explique lui-même.

« In olden days, men's ears were docked
For thinking, and for other crimes;
And now, some worthies overstocked
With these commodities are shocked
At the false mercy of the times,
Which spoils their chance of being shortened
In their own feature most important. »

(114) « *Orpheus* ».

Poème écrit dans un moment de mélancolie. Jusqu'alors le poète était un homme entouré de bonheur :

« Earth, I have seen thy face,
And looked upon it so,
That what before was barren of all grace,
Did with delight o'erflow. »

Mais maintenant un nuage assombrit son front :

« O Heaven's o'erfolding blue !
I had not loved thee long

Ere royal shapes of gods did glimmer through
And deepen all my song. »

Malgré le ton quelque peu découragé de ce poème, il ne languit pas dans son rythme ascendant. Il y a de l'inspiration. Le ton ne tombè jamais dans la banalité prosaïque.

(115) « *The Epitaph* ».

Poème sur l'inutilité et la vanité des épitaphes, des colonnes et des monuments.

« When eye, and tongue, and heart are null,
What profits then the laurel wreath,
Twined loathsome round a grinning skull ?
Food crammed between a corpse's seeth
To win a deeper sneer from Death ! »

Le début rappelle le macabre de Poe; mais le reste se développe sur un ton plus simple. Le poète termine en exprimant le désir que lorsque la mort viendra :

« Let it be graven on my tomb : —
'He came and left more smiles behind;
One ray he shot athwart the gloom,
He helped one fetter to unbind,
Men think of him and grow more kind' »

(116) « *Are Ye truly Free ?* ».

Poème contre l'esclavage.

« Men ! whose boast it is that ye
Come of fathers brave and free;
If there breathe on earth a slave,
Are ye truly free and brave ?
Are ye not base slaves indeed,

Men unworthy to be freed,
If ye do not feel the chain,
When it works a brother's pain ? »

Le poème se compose de quatre stances. Lowell est un ennemi déclaré de l'esclavage et ce poème marque les débuts de la longue période de polémique qui précéda la guerre civile. Durant cette guerre, Lowell se jeta impétueusement dans les rangs de ceux qui s'opposèrent à la politique des Etats du Sud. La loi sur les esclaves fugitifs provoqua en lui une vraie tempête d'indignation, et la guerre du Mexique, 1845-1847, lui donna l'occasion de publier ce qu'on peut considérer comme son chef-d'œuvre : « *The Biglow Papers* ».

Le ton moral de Lowell dans ses écrits contre l'esclavage est élevé et noble. Ses sympathies vont vers l'humanité en général et en particulier vers ceux qui sont pauvres, humbles ou souffrants. Sa politique se réduit aux simples éléments du Droit.

« They are slaves who fear to speak
For the fallen and the weak;
They are slaves, who will not choose
Hatred, scoffing, and abuse,
Rather than, in silence, shrink
From the truth they needs must think. »

(117) « *The Restaurant* ».

Poème contre l'esclavage. Il dépeint un nègre affamé regardant du dehors à travers les vitres d'un restaurant :

« His eyes devour the window's treasure,

The game, the cutlet and the salmon, —
But not the flowers, which give *me* pleasure. »

Puis le poète continue sur un ton badin :

« I think. — O Fortune, why presentest
To all mankind gifts so irrelevant ?
My teeth demand a constant dentist,
While *he* is ivoryed like an elephant. »

Mais la sincérité de sa sympathie pour le nègre opprimé n'en éclate pas moins. La religion de Lowell est plus qu'une croyance machinale, un conformisme social, ou une occupation du Dimanche; elle va droit aux vérités éternelles, à l'amour de l'humanité, à la révolte contre l'injustice.

(118) « *An Extract* ».

Poème pacifiste écrit pour *The Liberty Bell*, livre publié pour la vente de charité au profit de la cause abolitionniste, qui se tenait à Boston tous les ans au mois de Décembre. C'était le manifeste d'une croisade contre l'esclavage, à la fois cri de ralliement et moyen de procurer des ressources à la cause dans laquelle des hommes et des femmes de cœur se jetaient sans se soucier des obstacles. Lowell sacrifia beaucoup de temps et d'énergie à écrire pour *The Liberty Bell*. Le son de la « Cloche » le hantait jour et nuit.

« Je suis encore coupable de retard », écrivit-il à Gay, le 25 novembre 1848, — « j'ai honte de dire que, cette fois, ce n'est pas négligence, mais difficulté à assembler des idées. Je vais trouver le sujet

d'un article pour mardi, de façon que vous soyez sûr de l'avoir en temps voulu. Pardonnez-moi encore cette fois; pardonnez-moi mon retard une fois de plus et pardonnez aussi (si vous le pouvez) la stupidité de ma collaboration. Je me sens comme un navet pressé sur lequel on a tenté l'expérience d'une prise de sang. Je suis hanté, comme le père de Barnaby Rudge, par le son d'une *cloche*, parce que je n'ai encore rien envoyé à cette terrible revue. Ma parole, cela me rend à moitié fou. Je n'ai pas une idée en tête et j'ai la ferme conviction que je n'en aurai plus jamais. Et j'ai obtenu un délai qui est échu il y a eu vendredi huit jours - ».

Dans le poème dont nous nous occupons, « An Extract », Lowell a plus à dire sur la paix et la violence que sur l'esclavage.

« Force never yet gained one true victory :
The outward man, by pike and ball o'erargued,
Bends low his politic will, but still, within
The absolute Man, on whom the basis rests,
Deep underground, of the infrangible State,
Stands up defiant, plotting loyalty
To one poor banished, homeless, hunted thought,
The dethroned image of a native land. »

Et,

« I never heard that any
Dared knock at Heaven's gate with his reeking sword. »

(119) « *The Burial of Theobald* ».

Ce poème demande un véritable effort d'exégèse. Après les deux premières lectures, je n'en tirais pas

grand chose. Il est empreint d'une très forte atmosphère de sorcellerie :

« Up the mountain-side came a sound of wail
Wavering and struggling against the gale
Gathering to a choral swell,
Blown by the tyrannous gust away,
Dropped full-toned in the sheltered dell,
Over the sharp cliff whirled in spray;
One shepherd to another called,
« T is the burial-chant of Theobald »,
Then listened to catch the faint reply
« May he plead for our souls with the saints on high. »

Est-ce un esclave qu'on enterre ? Peut-être Lowell le suggère-t-il dans ces vers :

« Full oft his rebel flesh had known
Sharp scourge-sores festering to the bone. »

(120) « *Out Of Doors* ».

Ici le poète a saisi l'esprit de l'été et a donné une expression forte au sentiment de bonheur qui emplit celui qui marche au soleil avec la sensation de l'immanence du divin dans la nature. Pas de description minutieuse, pas de développement sentimental, pour lequel le poète cherche à communiquer ses réactions à ses semblables, comme cela existe dans la poésie de Cowper, par exemple. Lowell nous dit simplement la source de vie et de réconfort, qui coule du soleil, foyer et réserve des forces de l'univers, même lorsqu'il se dérobe à notre vue.

« Good to be abroad in the sun !
His gifts abide when day is done;
Each thing in nature from his cup

Gathers a several virtue up;
The grace within its being's reach
Becomes the nutriment of each,
And the same life imbibed by all
Makes each most individuel :
Here the twig-bending peaches seek —
Hence comes the Indian-summer plum,
And, from the same impartial light,
The grass sucks green, the lily white. »

(121) « *On Receiving A Piece of Flaxen Cotton* ».

Contre l'esclavage, mais le poème manque de l'accent énergique et ardent, que l'on trouve dans les autres morceaux contre l'esclavage, écrits à cette époque. Il lui fut suggéré apparemment, en tenant une pièce de cotonnade qu'on lui avait envoyée et qui lui fit penser aux malheureux esclaves qui travaillent péniblement dans les champs de coton du Sud.

« Thou soft and silken Garrison !
Light as thou liest in my hand,
By thee great marvels shall be done,
For thou shalt Wave the Circe-wand
And disenchant the grovelling land. »

Lowell se rend compte de la responsabilité criminelle qui pèse sur les planteurs à esclaves; mais dans ce poème il ne se rend pas compte des grandes difficultés qui peuvent surgir par la suppression soudaine d'une injustice ancienne, transmise par les générations passées. Il sent que la Nouvelle Angleterre se dressera un jour, prête à « tisser la toile qui abritera l'indépendance ». Il ne prévoit pas la lutte terrible qui s'engagera pour arriver à libérer les noirs.

(122) « *Peschiera* ».

Ecrit quelques années avant que la guerre civile n'éclate. Lowell entrevoit ici l'avenir sanglant que traversera l'Amérique.

« What voice did on my spirit fall,
Peschiera, when thy bridge I crost ?
'Tis better to have fought and lost
Than never to have fought at all' »

Lowell imagine la bataille qui s'engagera dans l'avenir. Le poème est excellent; une émotion tendue le traverse d'une manière poignante et même désespérée.

(123) « *Hakon's Lay* ».

Le poète évoque la valeur guerrière des Vikings, ancêtres éloignés de sa race. C'est une parabole et une incantation. Ainsi le thème de la lutte contre l'institution honteuse de l'esclavage s'élargit. Le poète fait appel à l'audace d'entreprise et d'aventure, à l'esprit de sacrifice, aux rudes vertus, que les guerriers d'autrefois puisaient dans les épreuves de la vie dangereuse — idéal de vigueur, soutenu par une foi élémentaire dans les forces spirituelles que l'époque actuelle aurait besoin (au moins temporairement) de retrouver.

Il fait revivre la figure farouche du chef Hakon et lui demande d'insuffler à ses descendants d'aujourd'hui le fier courage d'autrefois :

« Sing now an olden song,
Such as our fathers heard who led great lives;

And, as the bravest on a shield is borne
Along the waving host that shouts him king,
So rode their thrones upon the thronging seas ! »

Hakon se lève au milieu de l'assemblée et chante :

« The song is olden and simple that I sing :
Good were the days of yore, when men were tried
By ring of shields, as now by ring of gold ;
But, while the gods are left, and hearts of men,
And the free ocean, still the days are good :
Through the broad Earth roams Opportunity
And knocks at every door of hut or hall,
Until she finds the brave soul that she wants. »

(124) « *My Lost Youth* ».

Ce poème est plein de sanglots retenus et reflète la triste solitude de Lowell. Le temps avait effacé l'enchantement de son voyage à l'étranger en 1852 ; sa femme était morte depuis des années ; son père était sourd, diminué par une attaque de paralysie ; Rebecca sa sœur, était dans un « état morbide », en proie à une mélancolie qui la rendait silencieuse pendant des jours. Lowell était seul et en écrivant « *My Lost Youth* » il songeait à la gaieté et aux amitiés des années disparues.

« Often I think of the beautiful town
That is seated by the sea ;
Often in thought go up and down
The pleasant streets of that dear old town,
And my youth comes back to me.
And a verse of a Lapland song
Is haunting my memory still :
'A boy's will is the wind's will,
And the thoughts of youth are long, long thoughts !' »

Ce poème est plein de réminiscences de Poe et de Longfellow, mais il a un charme de grâce imaginative et d'émotion attristée.

(125) « *In-Doors and Out* » :

La triste solitude de Lowell à ce moment de sa vie le portait parfois à penser que les autres étaient aussi seuls et malheureux. C'est par une projection de son être intime que le poète semble voir la terre entière enveloppée de mélancolie. Il est assis dans son fauteuil, s'abandonnant à ses méditations, tandis que :

« Within the grate, fantastic forms
Like youthful dreams, flame bright and fair,
And burning battlements are seen
Crumbling like castles in the air !

No glimmering beacon's love-lit rays
Will homeward guide the wand'rer's feet;
No friendly hearth-stone's genial blaze,
The vagrant's wistful vision greet. »

Le poème résume la philosophie de la vie considérée comme la « vallée de larmes ». L'hiver, les froids aquilons, la terre misérable et nue, lui rappellent la désolation et les tristesses qui l'assaillent.

(126) « *Shipwreck* ».

« We who by shipwreck only find the shores
Of divine wisdom can but kneel at first,
Can but exult to feel beneath our feet,
That long stretched vainly down the yielding deeps,
« The shock and sustenance of solid earth :
Inland afar we see what temples gleam

Through immemorial stems of sacred groves,
And we conjecture shining shapes therein;
Yet for a space 't is good to wander here
Among the shells and seaweed of the beach. »

Pensée stimulante et bien exprimée. Le poète ne s'est pas dégagé de l'accablement, mais il l'envisage maintenant comme une transition qui, par la souffrance même peut redresser l'âme et lui redonner confiance dans l'idéal. Le vers blanc convient bien au sujet.

(127) « *The Trustee's Lament* ».

Dans ce poème, écrit après une visite à l'Observatoire d'Albany, Lowell semble fatigué du combat de l'intelligence, las de flotter au gré des doutes et des perplexités auxquels on se heurte dans l'acquisition des sciences. A travers le poème on retrouve l'écho des angoisses que soulèvent ces problèmes. Lowell semble soupirer après les jours de sa jeunesse, alors qu'il ne se souciait « ni des grandes, ni des petites choses ».

« There was a time when I was blest;
The stars might rise in East or West
 With all their signs and wonders;
I cared for neither great nor small,
As pointedly unmoved by all
As, on the top of steeple tall,
 A lightning-rod at thunders. »

Le poème a par endroit la forme d'un colloque plaisant. Il y a une veine d'humour et de satire, chez Lowell (qui s'est donnée pleine carrière dans *Fable*

for Critics et dans *The Biglow Papers*). Cette tendance est un des traits du Yankee. Mais ici, le trait dominant de l'esprit de la Nouvelle Angleterre, la gravité puritaine, l'emporte.

Il cache la verve comique sous le poids de la pensée et d'une conviction passionnée.

(128) « *A Worthy Ditty* ».

Chanté devant Son Excellence le Président à Washington, accompagné par un orgue de Barbarie. Poème rempli d'humour, révélant l'autre aspect de la personnalité de Lowell, qui ne s'affirmait que timidement dans le poème précédent.

« As I one day, went on my way,
A rowdy ill-conducted
Growled 'You low whelp, I want your help
To get me reconstructed;
A gone-up man, I've (hic) a plan
Of asking your assistance;
So give's your cash at once, by dash !
And keep your (hic) your distance !' »

Si « *A Worthy Ditty* » contient un certain sentiment poétique, c'est parce qu'un auteur sérieux et génial l'implique toujours quand il adopte une forme rythmique, même vulgaire et grotesque. Le lecteur sensible y répond de suite; mais un lecteur indifférent peut ne pas remarquer sa présence et considérer simplement l'auteur comme un gentlemen facétieux.

(129) « *Hob Gobbling's Song* ».

Lowell envoya ce poème à Mr. Fields du journal *Our Young Folks*.

« J'ai un gai petit poème qui conviendrait à un numéro de Noël. Il s'appelle « Hob-Gobling's Song ». Je l'avais écrit il y a bien des années pour mes neveux, morts aujourd'hui. Imaginez ! et trois sur quatre, morts à la guerre. Qui aurait pu imaginer cela il y a vingt ans ? »

Le mouvement ondoyant et dansant du poème est son caractère le plus frappant. La disposition de ce poème est appropriée au sujet léger et gracieux.

(130) « *The World's Fair* ».

Exposé plein d'amerture des malversations commises dans de hautes situations gouvernementales, pendant l'administration de Grant. Naturellement Lowell fut attaqué à cause de ces vers et fut accusé, à la fin, de tant de choses, qu'un certain M. Joel Benton écrivit une vigoureuse défense de Lowell dans « *The Christian Union* », le 10 décembre 1875. Dans une lettre où il reconnaît le service que Benton lui a si aimablement rendu, Lowell révèle plusieurs faits se rapportant à ce poème :

« Je vous remercie pour la façon virile avec laquelle vous vous êtes mis à mes côtés, alors que j'étais tombé au milieu d'une bande de voleurs et je vous remercie bien plus encore pour les paroles justes et bien pesées par lesquelles vous confirmez et soutenez mon parti dans ce débat. Au point de la vie où je suis arrivé, on n'est plus très vulnérable à la critique, mais j'avoue que dans le cas présent j'ai été plus qu'ennuyé ; je fus attristé, car ce qui fut dit était

si enfantin... Je crois que « The World's Fair », causa le plus grand scandale. Ils n'eurent pas même l'esprit de voir que j'avais placé mes sarcasmes dans la bouche de Frère Jonathan, impliquant par là avec avec intention que le sens commun de mes concitoyens s'éveillait devant les faits et que *par conséquent* les choses n'étaient pas aussi désespérées qu'elles le semblaient. Je venais de rentrer d'un séjour de deux ans en Europe; c'est pourquoi on prétendit que j'avais été corrompu par mes rapports avec les aristocraties étrangères ! Inutile de dire que la société que j'y fréquentai était la même que dans mon pays : ma femme, la nature, et les arts les plus parfaits que je puisse atteindre. Mais j'avoue que mes relations avec les Européens, que je rencontrai, me remplirent d'amertume. Partout où j'allais je devais me tenir sur la défensive. Tous les extraits de journaux américains que je voyais parlaient de quelque nouvelle escroquerie ou de quelque faillite publique ou privée. Seize ans s'étaient écoulés depuis mon dernier voyage à l'étranger et je trouvai un changement frappant dans les sentiments manifestés envers l'Amérique et les Américains. Un Anglais était partout traité avec une certaine déférence; les Américains étaient tout au plus tolérés. L'exemple de l'Amérique était partout présenté en France comme un argument contre la forme républicaine de gouvernement.... Je revins chez moi et au lieu de voir s'élever l'indignation devant de telles abominations, je ne rencontrai que persiflage. Je fus profondément cho-

qué car j'avais reçu mes premières impressions dans la plus vertueuse des communautés qui existât jamais je le crois... Je vis Banks élu par la majorité la plus écrasante qu'aucun membre de la Chambre ait jamais eue. Dans la République qui a construit la première école publique et le premier collège, j'entendis railler ouvertement la culture. Je crois désirer qu'on m'aime autant que n'importe qui. Certainement j'aimerais mieux être laissé à mes études que mêlé à la politique. Mais j'avais acquis quelque considération et mon devoir était évident. J'écrivis ce que je fis de la façon la plus claire pour être compris de tous et j'atteignis le but poursuivi, comme l'ont prouvé les attaques contre lesquelles vous me défendez si généreusement. Ces gens n'ont aucune idée de ce que signifie l'amour du pays. J'en suis pénétré jusqu'à la moëlle. Si moi, je ne suis pas bon Américain, qui le sera jamais ? Je ne suis pas pessimiste et ne le fus jamais... mais l'horrible affaire Beecher n'est-elle pas décourageante ? Ce qui me remplit de crainte et de consternation, c'est l'affaiblissement du sens moral. Est-ce ou n'est-ce pas un des résultats de la Démocratie ? Notre gouvernement est-il un gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, ou un gouvernement pour le bénéfice de coquins aux dépens d'imbéciles ? La démocratie n'est après tout rien d'autres qu'une expérience comme une autre et je ne connais qu'une façon de la juger, c'est d'en voir les résultats. La démocratie en elle-même n'est pas plus sacrée que la monarchie.

C'est l'Homme qui est sacré. Ce sont ses devoirs et les possibilités de développement qu'il possède et non ses droits, qui aujourd'hui doivent être soutenus avec force. L'honneur, la justice, la culture donnent une valeur incalculable à la Liberté, qui vaut moins que rien si elle signifie seulement : liberté de faire ce qui est bas et brutal. Les choses allant comme elles vont, personne ne serait surpris si les géoliers qui avaient la garde de Tweed demandaient une récompense pour leur connivence dans l'évasion de ce héros populaire. Je suis assez âgé pour me souvenir de bien des choses et je médite sur ce dont je me souviens. Mes opinions ne se forment pas au jour le jour. Et, aussi longtemps que je vivrai, je ne serai pas l'auteur d'Odes pour l'anniversaire du roi Demos, pas plus que du roi Log, et je ne crois pas notre jargon plus sacré qu'aucun autre. Travaillons donc ensemble pour rendre la Démocratie possible. Ce n'est certainement pas une invention capable d'avancer par ses propres moyens, pas plus que ne l'est le mouvement perpétuel. »

(131-125) « *Campaign Epigrams* ».

Ce fut tard dans l'été de 1876, alors que la lutte politique du pays était au point le plus aigu, que Lowell « larda » de ses épigrammes l'ennemi (le parti démocrate). Elles sont assez difficiles à saisir. La concision, les traits d'esprit, les allusions à des faits souvent oubliés aujourd'hui en rendent la pénétration malaisée.

— MOIETIES —

« A Widow ? Yes and not one but twain,
The worser half of Sanborn and of Jayne;
She helped their dubious profits, and, they gone,
At the old stand the business carries on. »

The Astronomer Misplaced.

« Boutwell could find a big hole in the sky
Blind to the small ones in the Treasury.
Tell him of leaks, he doesn't care a pin;
Can't they be stopped by sticking sponges in ? »

A Coincidence.

« Banks made a speech and sate : the band full soon,
As if by instinct, struck up Bonnie Doon;
O strong enchantment of those Scottish lays !
That make us still associate Banks and brays. »

Defrauding Nature.

« Skilled to pull wires, he baffles Nature's scope,
Who sure intended him to stretch a rope ! »

The Widow's Mite.

When currency's debased, all coins will pass.
Ask you for proof ? The Widow's might is brass. »

(136) « *Mercedes* ».

Ecrit à propos de la mort de la reine Mercèdès d'Espagne, alors qu'il servait à l'étranger comme ambassadeur d'Amérique. Une lettre concernant sa mort montre ses sentiments d'humanité comme diplomate :

« Pendant les derniers jours de la maladie de la reine, l'aspect de la cité était impressionnant. Il y avait beaucoup moins de bruit qu'à l'ordinaire; on se serait cru dans une grande chambre mortuaire, où on

doit baisser la voix. Des groupes s'assemblaient et parlaient à mi-voix. Aux alentours du palais une foule silencieuse stationnait jour et nuit et nul ne pouvait mettre en doute cette tristesse générale et profonde. Le dernier jour, j'étais au palais au moment même où cette pauvre jeune fille agonisait. Comme je traversais la grande cour intérieure entièrement déserte, je fus frappé par un sourd grondement assez semblable au roulement des voitures dans une grande cité. Ce bruit était répercuté et intensifié par le vide immense de la cour du Palais. D'abord je ne pus en découvrir la cause; mais je m'aperçus que les arcades qui l'entouraient étaient pleines d'une foule anxieuse....

Le jour de la mort de la jeune reine, la tristesse et la sympathie qui emplissaient les cœurs se lisaient sur tous les visages. Par son heureux caractère, son bon sens et ses vertus féminines, cette jeune fille de 17 ans... était devenue un important facteur dans la destinée de l'Espagne. Elle n'était pas belle, mais la cordiale simplicité de ses manières et la grâce de son maintien, ses beaux yeux, la jeunesse et la pureté de son visage lui donnaient un charme que la beauté seule n'atteint jamais ».

(137) « *Inscription for A Memorial Bust of Fielding* ».

Écrit en 1883, à l'époque où, étant en Angleterre, Lowell fit un discours au moment où on levait le voile qui couvrait le buste de Fielding. Il parla de la grande puissance de cet écrivain éminent et spécia-

lement de sa qualité d'Anglais « cent pour cent ». Dans ce poème son sujet est : « l'esprit particulièrement anglais de Fielding ».

(138) « *The Infant Prodigy* ».

Pendant l'été de 1890, Lowell subit ce qu'il nomme « la première grave maladie de ma vie ». Alors qu'il était alité, il écrivit à M. Godkin, son ami, une lettre contenant quelques vers qu'il s'était amusé à écrire sur « les industries dans leur enfance », sous le titre de « *The New Septimus Felton* ». Ces vers furent imprimés dans *the Nation* sous le titre de « L'enfant prodige ».

Il est difficile d'apprécier ce poème. Les allusions qu'il renferme restent cachées au lecteur moderne. Son sujet est la difficulté de lancer les industries commençantes par suite de l'importation de produits venus de l'étranger.

(139) « *His Ship* ».

Poème plein de délicatesse exprimant l'attitude d'un vieillard devant la mort.

« O Watcher on the Minster Hill,
Look out o'er the sloping sea;
Of the tall ships coming, coming still,
Is never one for me ?

I have waited and watched (the weary years !)
When I to the shore could win,
Till now I cannot see for tears
If my ship be coming in.

Eyes shut, I see her night and day,
No inch of canvas furled,
As a swan full-breasted push her way
Up out of the underworld. »

Ce morceau se compose de quinze stances. Il exprime un état d'âme, où domine (pour un moment) la tristesse du soir de la vie.

(140) « *Verses written in a Copy of Shakespeare* ».

« Children's birthdays are all gold;
They turn copper when we're old. »

Lowell écrivit un jour les vers ci-dessus dans le « *Shakespeare Birthday Book* » d'un enfant. La gaité du premier vers et la mélancolie mi-badine du second appartiennent bien au génie de Lowell. L'enfant pensa sûrement que Lowell exerçait le privilège que tout poète possède, celui de « faire croire », car il y a un âge où on ne croit pas qu'on puisse *jamais* vieillir. Le poète (dans l'état d'esprit où nous l'avons vu dans le poème précédent) le savait. Il aimait égayer les anniversaires (surtout ceux des jeunes) de paroles d'or et de beaux cadeaux. On peut imaginer la joie de l'enfant en recevant de Lowell l'édition en neuf volumes du Shakespeare de Dyce, avec la promesse que le poète « y inscrirait un jour ou l'autre quelques vers ». Le présent poème est la réalisation de sa promesse.

To Evelyn Smalley
avec les amitiés de J. R. Lowell.
29 avril 1883

tels sont les mots inscrits sur la page de garde du premier volume de l'édition de Shakespeare. Le poème « Verses Written in a Copy of Shakespeare » a dû être commencé (ou projeté) à cette époque. Mais Lowell était très occupé; il avait d'autres devoirs à remplir que de composer des vers pour l'enfant de son ami. Il était « Son Excellence le Ministre des Etats-Unis à la Cour de St James »; réceptions, discours, entretiens diplomatiques l'absorbaient. C'est ainsi que les vers restèrent à demi composés dans son porte-feuille jusqu'à l'année suivante. Quand approcha le nouvel anniversaire il alla emprunter le premier volume de Shakespeare et le renvoya la veille de l'anniversaire avec des vers de lui, écrits de sa belle écriture et à la suite de la dédicace. Modestement, en tête, figurait : « P. S. 29th April 1884 ». Le livre était accompagné de la lettre suivante :

« 31 Lowndes Square, S. W.

29th April 1884.

« Chère Enie : Je vous présente tous mes meilleurs vœux et pour que vous ayez quelque raison de penser à moi quand je ne serai plus là pour vous faire des souhaits, je vous envoie les vers promis. S'ils ne reflètent pas exactement mes sentiments (et c'est rarement le cas pour la poésie), ils seront au moins une preuve de l'affection que je vous porte.

Affectueusement vôtre

J. R. L. »

(141-143) « *Verses* ».

Groupe de trois poèmes écrits sur des exemplaires des livres de Lowell destinés à une amie P. G. S.

a. « Written in a gift copy of Lowell's poems ».

Lowell espère que son amie aimera sa poésie. Du moins espère-t-il qu'elle jouit d'un air plus pur que celui de Londres où réside Lowell.

b. « Written in a copy of *Among My Books* ».

Lowell apporte ici à son amie de la prose au lieu de vers.

c. « Written in a copy of *Fireside Travels* ».

Lowell y rend un hommage délicat à celle, pour qui il semble éprouver une amitié amoureuse :

« If to my fireside I return,
And, as Life's embers fainter burn,
No travels plan save that last post
To the low inn where Death is host,
Yet when my thoughts an outing seek,
Bowed pilgrims and with footing weak,
No spots to all men's memories known
Shall lure them forth; one path alone
Will they with constant faith retread.

.....

To lay my tribute at those feet
Of gratitude forever sweet
For comfort given when my heaven was black,
Poured through my dull and sullen mood
From skies of purest womanhood. »

(144) « *My Brook* ».

Il y avait dans le Yorkshire (Angleterre) un endroit appelé Whithy, particulièrement aimé de Lowell.

Depuis six ans chaque année, sauf en 1888, Lowell passait quelques temps à Whitby. Cette localité avait pour lui un charme particulier à cause des mœurs simples de ses calmes habitants. Alors qu'il y faisait un séjour pendant l'été de 1889, il écrivit aux siens la lettre suivante :

« J'y ai reçu un accueil enthousiaste des demoiselles Galilee, mes hôtes; elles jurent de ne jamais louer mon logement tant qu'il y aura quelque chance de m'y recevoir. Ce lieu m'est toujours aussi cher, et je ne me lasse jamais de la vue que j'ai de ma fenêtre; l'Abbaye semble me dire, « les meilleurs d'entre nous sont ébranlés par le temps et il arrive que des fentes se produisent dans nos murs ». Puis le cimetière ajoute : « Mais vous n'avez aucune idée des bons lits qu'on trouve dans mon auberge »..... Le moulin ne tourne plus, mais le ruisseau descend toujours par une gorge boisée, en petites cascades bouillonnantes qui forment parfois une nappe d'eau paisible où se reflète un coin du ciel, et il semble prendre d'heureuses vacances. »

On est porté à supposer que Lowell écrivit ce merveilleux poème « My Brook » en 1889 pendant son séjour en Angleterre. Dans cette œuvre, peut-être la dernière, il débute avec une impétuosité juvénile; il parle ensuite des digues qui plus tard s'efforcent de contenir le cours de cet alerte petit ruisseau destiné bientôt à travailler pour nourrir le genre humain; et avant peu le voici en « esclavage ». Mais y restera-t-il Non ! Un jour ou l'autre ce ruisseau retrouvera

son bouillonnement et ses élans de jadis. Il est aisé de voir dans ce poème un symbole de la vie du poète, et de la vie humaine toute entière, y compris l'immortalité.

CHAPITRE VIII

CONCLUSION

Lowell au point de vue poétique est bien l'expression de son temps, il appartient en effet à cette classe de poètes chez lesquels les éléments de réflexion et d'imagination l'emportent sur la passion. Alors que Byron vivait, son influence était si grande que même ses plus pâles imitateurs étaient certains d'attirer l'attention. Mais quand ce grand poète fut disparu, on ne put supporter les pauvres efforts de ses successeurs qui rivalisaient d'affection avec leur modèle, mais ne pouvaient, comme lui, entraîner leur génie vers l'infini. Quoique les critiques puissent regretter l'usage que ce poète du désespoir fit des splendides dons qu'il possédait, il y avait pourtant dans ses lamentations une profondeur passionnée et dans ses chants une musique lugubre, qui éveillaient la sympathie et l'émotion. Ses vers atteignirent une telle popularité parce qu'ils exprimaient les sentiments d'un cœur blessé, débordant d'orgueil et de dédain ; c'est pour cela qu'il subjuguait les lecteurs, car il n'y a pas de force de vie réelle qui ne contienne quelque vérité. Quand le charme fut rompu, quand les gens recouvrèrent la

faculté de discerner le vrai du faux, ils se fatiguèrent vite de ce tourment exaspéré, nourri de plus de rhétorique que d'inspiration. Ils ne se laissèrent plus prendre aux gémissements de poètes artificiellement désolés, qui s'imaginaient avoir le cœur brisé alors qu'ils souffraient seulement du manque d'exercice et d'air pur. Une réaction naturelle se produisit. Les yeux des lecteurs se tournèrent vers la lumière plus douce et plus ferme de Wordsworth et de ses successeurs, qui leur apportait le rafraîchissement que l'on éprouve en reposant ses regards sur les astres sereins après l'ébouissement causé par les éclats violents d'un feu d'artifice.

Il faut ranger Lowell parmi cette dernière classe de poètes quoique celui-ci ne fut en aucune manière un imitateur servile et que sa veine poétique soit aussi spontanée que naturelle. Les poèmes inédits de Lowell le placent définitivement dans cette catégorie de poètes chez lesquels la réflexion et l'imagination l'emportent sur la passion. Bien que presque tous les poèmes qu'il avait écartés appartiennent à ses jeunes années, durant lesquelles l'amour d'une femme et le feu naturel de la jeunesse auraient dû les animer, on n'y trouve que peu d'éclat, peu d'ardeur, peu de flamme révélant le tempérament impétueux d'un Byron. Ces vers inédits dans leur ensemble, se divisent en quatre classes de poèmes : poèmes amoureux et humanitaire, poèmes animés de l'amour de la nature, poèmes anti-esclavagistes et poèmes personnels. En dépit de la forte personnalité qui les pénètre, ils de-

meurent dans l'ensemble anti-Byroniens. Les forces actives au milieu desquelles vivait Lowell à l'époque où il commença d'écrire, donnèrent leur empreinte à son génie. Son esprit juvénile fut emporté sur la vague puissante qui soulevait alors la Nouvelle Angleterre; la réaction contre la mesquinerie et l'étroitesse des anciennes règles puritaines avait augmenté. Un courant d'influence libératrice venu d'Angleterre et d'Allemagne avait balayé les barrières dogmatiques, et de nouvelles idées et de nouvelles spéculations flottaient dans l'air. De plus comme cette renaissance de la Nouvelle Angleterre était essentiellement le résultat d'un esprit libérateur agissant au milieu d'un peuple pratique et actif et sur un sol puritain, son côté moral et social était au moins aussi manifeste que son côté littéraire et artistique. Une renaissance de subjectivisme sincère, l'émotion collective et de piété élargie parcourut la Nouvelle Angleterre; un idéal humanitaire, une foi libérée s'y répandirent en tous sens. Des esprits réfléchis tels que ceux d'Emerson, de Channing, de Holmes et de Longfellow furent les animateurs de cette réaction. Lowell eut l'immense avantage d'atteindre l'âge d'homme à une époque où tout autour de lui était pénétré de leur influence et de leur enseignement. Il leur dû beaucoup à tous, directement et indirectement. Dans ses années de maturité, au Collège d'Harvard, il fut renvoyé pour un temps assez bref par suite de l'inattention qu'il apportait à ses études; il fut obligé de poursuivre ses études à Concord. Le séjour qu'il fit dans cette terre

promise de la philosophie imprégnée de religion le mit en relation avec les « transcendentalistes », qui à cette époque avaient l'habitude de se réunir chez Emerson, avec lequel il se lia d'amitié. C'est à Emerson qu'il doit le plus. Il l'a reconnu lui-même dans son essai sur « Emerson conférencier ». « Nous avions l'habitude de nous promener à travers les froides nuits d'hiver et d'écouter sa voix émouvante si chargée de pensée subtile et harmonieuse, comme des naufragés sur un radeau écoutent l'appel d'un vaisseau dont l'approche inespérée leur apporte vivres et salut... Il nous apportait la vie... Le délicieux bénéfice que nous en tirions était qu'il nous mettait en communication avec une forme de pensée plus large, qu'il aiguissait nos esprits par sa phrase mordante et, malgré la sèche enveloppe de la Nouvelle Angleterre, nous faisait entrevoir un idéal enchanteur. Il nous rendait conscients de la parcelle d'esprit original et immortel que chacun de nous pouvait porter en lui ».

Cela nous aide à comprendre la nature de l'enthousiasme profond et généreux, qui à cette époque inspira les meilleures œuvres du poète Lowell. Ses premiers poèmes portent l'empreinte de cette influence; mais il est important de noter que les saillies plaisantes, l'esprit étincelant du groupe d'Harvard, et l'élan de jeunesse et d'amour, qui anime ses vingt ans, retiennent le poète au seuil des envols ardents et passionnés, aussi bien que des débordements ironiques et démoniaques à la manière de Byron. Il y a toujours quelque chose de contemplatif et de méditatif à l'arrière-plan.

Les publications qui se succédèrent montrent chez Lowell un progrès marqué, qui, avant qu'il eût atteint la quarantaine, encouragea le public à espérer une riche moisson, une fois que le sol aurait été cultivé à son maximum pour permettre à la récolte d'atteindre sa plénitude. Son volume *A Year's Life* fut spécialement riche en promesses. On y trouve des passages distingués, traitant de choses qu'il a observé lui-même et non pas seulement la traduction d'impressions ressenties par d'autres. Son amour de la nature est sincère; sa majestueuse beauté a profondément pénétré son âme d'effluves rafraichissantes et qui exaltent. Mais il n'est jamais entraîné dans de vagues rêveries de beauté et d'amour infini. Il n'éprouve pas, comme beaucoup de ses prédécesseurs romantiques, une satisfaction troublante à créer une image de féminité voluptueuse. Il ne soupire pas après une maîtresse au sein d'albâtre et aux bras passionnés. Il s'élève au-dessus du frisson sensuel de la puberté mûrissante, au-dessus des émois ambigus, du désespoir et de la *Weltschmerz* d'un Werther, et par dessus tout du *teadium vitae* de la jeunesse amoureuse. On est frappé de la pureté et de l'élévation de tout ce qu'il écrit. Il ne se complait pas à la pensée de s'arracher à la vie. De son âme débordante d'amour sain et d'attachement à la nature s'élève une probité de sentiments, que son génie créateur transforme en éléments d'art et en désir d'expansion spirituelle. Il aspire à perdre sa personnalité dans l'immensité de la création.

« Homeward, homeward to thy heart,
Dearest Nature, call me;
Let no halfness, no mean part,
Any longer thrall me !
I will be thy lover true,
Will be a faithful soul;
Then circle me, then look me through,
Fill me with the mighty Whole. »
« Love-Song », 1841).

Moralement parlant, il n'y a pas un seul vers de son œuvre qu'au moment de mourir il ait pu désirer effacer. Il y a quelque chose de net et de salubre dans son respect de la femme, dans son amour pour la beauté idéale, qui purifie la passion. Il s'y tient attaché comme au joyau le plus précieux de son âme et comme à son meilleur talisman contre les tentations qui pourraient l'assaillir sur les chemins glissants de l'appétit, aux premières années de l'âge viril. Si ce poète juvénile avait perdu un jour cette façon de comprendre l'amour, la corde la plus harmonieuse de sa lyre aurait été brisée.

Dans la discussion analytique de notre sujet, nous avons été amené à exposer les défauts de Lowell : recherche d'expressions artificielles et précieuses, pensées tarabiscotées, imitation... Mais ces fautes de goût ou ces impérities de débutant ne peuvent faire oublier les promesses que présentent les poèmes. Lowell avait beaucoup à apprendre pour atteindre la maîtrise dans le plus difficile des arts. La raison, la réflexion et le bon sens devaient être le fondement de tout son être intellectuel. Il devait apprendre à corriger les erreurs auxquelles il était sujet et à reconnaître la valeur

du style probe, direct et transparent, qui convient également bien aux transports de la muse lyrique et aux simples enseignements de la muse didactique. Il se préparait à écrire dans un monde troublé, des vers « parlant de repos et d'une paix céleste et proche » (« Irene »). Car ce jeune homme était singulièrement doué :

« I have drunk of the drink of immortals,
I have drunk of the life-giving wine,
And now I may pass the bright portals
That open into a realm divine !
I have drunk it through mine ears
In the ecstasy of song,
When mine eyes would fill with tears
That its life were not more long;
I have drunk it through mine eyes
In beauty's every shape,
And now around my soul it lies,
No juice of early grape !
Wings ! wings are given to me,
I can flutter, I can rise,
Like a new life gushing through me
Sweep the heavenly harmonies ! »
(« Music », 1841).

Pendant les trois années qui suivirent la publication de *A Year's Life*, Lowell collabora à une quantité de revues et publia aussi un deuxième volume de vers : *Poèmes*, 1844. Durant ces trois années, il avait beaucoup gagné par un contact plus étendu avec le monde et son esprit s'était rapidement développé en tous sens. On y sent toujours ça et là une tendance purement littéraire à l'imitation, comme dans des poèmes tels

que « *Callirhoe* » et « *A legend of Brittany* ». Mais ailleurs une nouvelle note — note différente et personnelle — est frappée d'une main sûre.

« Be free ! and then our God will give a sword,
Wherefore Orion's belt were not too bright;
There shall be power in your highest word,
To make weak Falsehood, pierced with arrowy light,
Writhe, dying with her own foul disease,
Within her churches and her palaces. »

(Sonnet, « *If ye have not the one great lesson
learned.* » 1842).

Nous y retrouvons une intelligence plus ferme, une qualité de pensée plus vaste, une expression plus hardie. Il devient maître de son talent délicat et s'en sert en artiste. Mais par-dessus tout il commence à affirmer son sens élevé des devoirs et des responsabilités du vrai poète dans sa tâche d'inspirer et d'enseigner l'humanité.

« Poet, if men from wisdom turn away
And are so wiled with idle gauds of time,
They will not list the everlasting clime
Of beautiful things, that let in God's clear day,
Through every inlet to this hut of clay,
Think Truth's sun can ever reach his west;
Nor let one holy longing in thy breast
Fade with long watching dawn's slow-whitening gray :
No ! late and early, let thy soul sing clear :
Cushing with prophesy of growing light;
Sing to the hearing of the eternal ear,
Keep day at noon *within*, though murkiest night
Wrap all *without*; for, ere 'tis long, our sphere
Shall hymn once more amid his brethren bright ! »

(Sonnet, 1842).

Un trait digne d'être noté dans les poèmes du se-

cond volume est la révélation de son enthousiasme grandissant pour la cause anti-esclavagiste. Ceci cependant est un sujet qu'il ne traite pas longuement dans les poèmes de ce volume omis dans les éditions suivantes. Entre temps, nous devons prendre connaissance de l'idéal moral et spirituel qui était arrivé à dominer son esprit. Ses poèmes sont déterminés par la pensée constante que le poète est un prophète :

« Therefore God sent poets, men content
To live in humbleness and body's need,
And sow one grain of Love's eternal seed. »
If they may tread the path where Jesus went,
(« *The Fiery Trial* », 1844).

Dans les magnifiques poèmes « *Dirge* » et « *A Reverie* » (1844), un souffle d'humanité, un sentiment de sympathie démocratique pour le genre humain animent l'esprit du poète. Ces poèmes diffèrent peu dans leur enseignement fondamental des poèmes « *An Incident in a Railroad Car* » ou « *Rhoceus* » de l'édition de 1844 et conservés par la suite. Il essaye de déciller les yeux de ses lecteurs devant la sainteté éternelle de l'amour, de leur faire partager avec lui la passion compréhensive d'une fraternité pour laquelle rien n'est commun ou impur, rien n'est trop insignifiant dans la nature pour n'avoir pas un sens divin et un message. Et quoiqu'il soit de plus en plus troublé par les agitations de ce monde, il conserve en lui ce tempérament placide, calme et réfléchi si caractéristique de son génie poétique.

« Poet, underneath the turf,
Soft thou sleepest, free from morrow;

Thou hast struggled through the surf
Of wild thoughts, and want, and sorrow;
Now, beneath the moaning pine,
Full of rest thy body lieth,
While, far up in pure sunshine,
Underneath a sky divine,
Her loosed wings thy spirit trieth;
Oft she strove to spread them here,
But they were too white and clear
For our dingy atmosphere. »

(« *Dirge* »).

Dans son premier volume de vers nous avons vu comment Lowell adopta la méthode des portraits idéalisés afin d'exprimer son amour et son respect pour celle qui allait devenir sa femme. Dans le poème final du second volume, il rejette tout formalisme et permet à ses sentiments de s'exprimer librement. Le poème « *Envoi* » fut conservé dans les éditions suivantes, mais il a une valeur inestimable en tant que révélation lumineuse de son état d'esprit à cette époque et il devrait être cité ici. Il nous montre Lowell s'arrêtant comme pour prendre conscience de lui-même. Le début et la fin sont pénétrés de sa reconnaissance pour Mary White. Mais il y manifeste encore son changement d'attitude en face de la vie, le sentiment intime d'une force interne grandissante et des responsabilités qu'elle entraîne, un sérieux et une ardeur morale accrue, le sens du rôle personnel qu'il doit jouer dans l'œuvre collective de l'ère nouvelle, en un mot, sa compréhension de la mission spéciale qui incombe à sa patrie bien-aimée, à savoir : prêcher et développer devant les nations les principes de « la

fraternité humaine » et ceux de « la liberté et de la divinité de l'homme » Nous ne pouvons citer qu'un fragment de ce long poème :

« Are, then, our woods, our mountains, and our streams,
Needful to teach our poets how to sing ?
O maiden rare; far other thoughts were ours,
When we have sat by ocean's foaming marge,
And watched the waves leap roaring on the rocks,
Than young Leander and his Hero had,
Gazing from Sestos to the other shore.
The moon looks down, an ocean worships her,
Stars rise and set, and seasons come and go
Even as they did in Homer's elder time,
But we behold them not with Grecian eyes :
Then they were types of beauty and of strength,
But now of freedom, unconfined and pure,
Subject alone to Order's higher law.
What cares the Russian serf or Southern slave
Though we should speak as man spake never yet...
Our country hath a gospel of her own
To preach and practise before all the world, —
The freedom and divinity of man,
The glorious claims of human brotherhood,
Which to pay nobly, as a freeman should,
Gains the sole wealth that will not fly away, —
And the soul's fealty to none but God. »

(« Envoi »).

L'amour de la nature, comme le lecteur pourra le découvrir est caractéristique de la poésie de Lowell. Tout lui paraissait aimable dans la nature; ses aspects durables comme ses changements. C'est dans « *The Vision of Sir Launfal* » qu'il atteindra le plus haut degré comme interprète de la nature; mais ici, dans les poèmes inédits, nous trouvons parfois des passages

frappants consacrés entièrement à la nature. Dans « *Bellerophon* » (1844), nous lisons :

« Now fold thy wings a little while,
My tranced soul, and lie
At rest on this Calypso-isle
That floats in mellow sky;
A thousand isles with gentle motion
Rock upon the sunset ocean
A thousand isles of thousand hues,
How bright ! how beautiful ! how rare ! »

Dans « *The Bobolink* » (1844), il exprime son amour pour les jours d'été :

« Weary never, still thou trillest
Spring-gladsome lays,
As of moss-rimmed water-brooks
Murmuring through pebbly nooks
In quiet summer days. »

Il nous dit ensuite combien ces jours d'été lui donnent l'impression qu'il est encore un enfant. Dans le sonnet « *Slow-Opening Flower* » (1844) et dans le long poème « *Out of doors* » (1850), il chante encore la saison estivale. Comme presque tous les poètes, Lowell a sa saison préférée. Chaucer affectionnait le printemps, Bryant l'automne. La saison favorite de Lowell c'est l'été à son début. Que le lecteur se souvienne du vers de « *The Vision of Sir Launfal* », « O, qu'y a-t-il de plus précieux qu'un jour de juin ! »

Pourtant, quoique l'été fût sa saison de choix, son amour n'en était pas épuisé. La nature lui paraissait charmante même sous ses aspects ordinaires. A l'encontre de nombreux poètes du début du XIX^e siècle, tel que Byron et Shelley, les côtés impressionnants de

la nature : canicule, inondations, tremblements de terre, l'ont rarement inspiré. La nature était pour lui à la fois splendide et sociable. Comme Keats, il se réjouit de la beauté physique du monde, mais comme Wodsworth, il avait assez de la philosophie, de réflexion, d'imagination pour être profondément conscient du côté spirituel de la nature. Cette passion a ses origines dans son enfance et l'accompagna à travers les diverses phases de sa vie intellectuelle. Ceci dura jusqu'à la fin ; jusqu'au dernier poème inédit qu'il écrivit « *The Brook* » (1890), dans lequel il compare sa propre vie à la vie d'un ruisseau, essayant de se frayer un chemin à travers de nombreux obstacles.

« Leapt bravely ! Now down through the meadows we'll go
To the Land of Lost Days, wither all the birds wing,
Where the dials move backward and asphodels blow ;
Come flash your tomauns again, dance again, sing ! »

Notre exposé a eu jusqu'ici pour but d'illustrer trois caractères fondamentaux des vers de Lowell : l'amour de la femme, l'amour de la nature et la sympathie pour l'humanité. Cependant il s'intéressa à une foule de choses ; son génie atteignit une élévation peu commune et sa générosité l'entraîna à se vouer corps et âme à la grande cause anti-esclavagiste. Il faut se souvenir que au moment où il entra dans les rangs des réformateurs la cause anti-esclavagiste était très impopulaire même dans les Etats du Nord. Il fallait alors du courage « pour parler en faveur des faibles et des déchus ». Comme homme de lettres, il avait plus à perdre qu'à gagner en s'engageant dans cette voie.

Mais il ne connaissait ni peur ni hésitation quand un grand principe moral était en cause.

« They are slaves who will not choose
Hatred, scoffing, and abuse
Rather than in silence shrink
From the truth they needs must think;
They are slaves who dare not be
In the right with two or three. »

Il agissait d'après cette conviction et était prêt à accepter sans murmurer tous les désagréments que pouvait entraîner sa défense vigoureuse de l'abolitionnisme.

Des premiers poèmes lyriques nés de l'enthousiasme soulevé chez Lowell par l'anti-esclavagisme, le plus délicat et le plus noble est peut-être « *The Present Crisis* », qui fut retenu dans les éditions postérieures. Il fut provoqué par l'introduction de l'esclavage dans le Texas, annexé depuis peu aux Etats-Unis. C'est un long poème qu'il est impossible de citer ici. La poésie inspirée à Lowell par la cause de l'émancipation reste vivante pour nous aujourd'hui en raison de sa noblesse; elle peut toujours s'adapter aux circonstances actuelles. C'est le secret de la vitalité indiscutable de « *The Present Crisis* ». Quoique le lecteur puisse ne pas être au courant des conditions politiques spéciales auxquelles ce poème doit sa naissance, il se sent néanmoins ému par l'« enthousiasme en faveur de l'humanité ». C'est grâce à cet enthousiasme que nous apprécions des poèmes inédits tels que « *Are Ye Truly Free ?* », « *On Receiving a Piece of Flax-Cotton* » et « *Peschiera* ». La puissance de ces vers s'exprime

par des invectives et des apostrophes, non par l'humour et la satire que nous trouvons dans les fameux « Biglow Papers ».

« Is true freedom but to break
Fetters for our own dear sake,
And, with leathern hearts forget
That we owe mankind a debt ?
No ! true freedom is to share
All the chains our brothers wear,
And with hand and heart to be
Earnest to make others free. »
(« *Are Ye Truly Free ?* »)

Des poèmes de ce genre pourraient ne présenter qu'un intérêt local et temporaire. Ecrits dans un temps et pour un but précis, ils sont exposés à perdre quelque chose de leur force et de leur sens quand les circonstances qui les inspirèrent sont entrées dans l'histoire. Pour qu'une telle poésie survive à son but immédiat, il est nécessaire qu'elle soit traitée avec une grande élévation de sentiments. Lowell y a pourvu. Il donne à la question locale et temporaire une valeur universelle en y introduisant les principes permanents de la morale. La crise du moment est présentée comme une phase de l'éternel conflit entre la justice et l'injustice, entre le bien et le mal. L'ensemble de l'œuvre est enflammée de « l'amour ardent pour l'humanité ».

« What voice did on my spirit fall,
Peschiera, when thy bridge I crost ?
'Tis better to have fought and lost
Than never to have fought at all.

You said, (O ! not in vain you said,)
'Haste, brothers, haste while yet we may;

The hours ebb fast of this one day
When blood may yet be nobly shed.'

And though the stranger stands, 'tis true
By force and fortune's right he stands;
By fortune which is in God's hands,
And strength which yet shall spring in you.

This voice did on my spirit fall,
Peschiera, when thy bridge I crost,
'Tis better to have fought and lost
Than never to have fought at all. »

(« *Peschiera* »)

En terminant cette étude de la poésie de Lowell, je grouperai quelques poèmes, expression de sa complexion morale et de sa religion. Ceux-ci ne sont pas tous de la même époque; mais le moment et les circonstances exactes de leur composition ont peu d'importance. Lowell changea peu d'attitude en face des questions religieuses. Le ton de ses œuvres juvéniles est un peu plus agressif que celui des dernières œuvres, qui sera plus pondéré et plus profond. Mais les bases de sa foi et de son espérance demeurèrent toujours approximativement les mêmes. Il y avait dans son caractère un côté nettement mystique, de là la tendance méditative de beaucoup de ses vers; il se fait souvent gloire d'avoir peut-être par ses ancêtres quelques gouttes de sang juif dans les veines; il aimait à se placer dans une sorte de lumière patriarcale; il exaltait souvent une vie d'austérité prophétique et de martyre, à l'exemple du Christ :

« He lived a lone and prayerful life,
Penance was his and gnawing fast,
Much wrestling with an inward strife

To win the crown at last;
Full oft his rebel flesh had known
Sharp scourge-sores festering to the bone.

No sound of earth could pierce his cell,
He sought not fame nor pelf,
Below he saw the fires of hell,
And prayed and scourged and fasted well
Therefrom to save himself;
His heart he starved and mortified;
Love knocked and turned away denied.

Such graces rare, and such an end
God grant us all our lives to mend. ! »
(« *The Burial of Theobald* » (1849).

Le doute et la crainte l'assaillirent souvent; il manquait parfois de confiance en l'avenir.

« Grim jest of Fate ! yet who dare call it blind ?
Who know what life is, what our human kind ? »
(« *Mercedes* » (1881).

Mais alors une vague prophétique affluait au premier plan et il aimait à revêtir la couronne du martyr :

« High natures must be thunder-scarred
With many a searing wrong;
From mother Sorrow's breasts the bard
Sucks gifts of deepest song;
Nor all unmarred with struggles hard
Wax the soul's sinews strong. »
(« *In Sadness* » (1844).

Dans l'ensemble, je crois que nous pouvons dire en toute sûreté que le caractère essentiel de son enseignement religieux fut à la fois éminemment large et éminemment pratique. Dans des poèmes tels que

« *Ambrose* » et « *Rhoecus* » il élève une vigoureuse protestation contre l'étroite interprétation de l'histoire universelle qui conduit à croire que la révélation de Dieu à l'humanité s'est bornée à avoir des rapports avec une seule race. Son amour pour Dieu était trop élevé pour être confiné dans les étroites limites, qui lui furent trop souvent tracées par nos croyances mesquines. De même que l'amour était pour lui une chose aussi universelle que la lumière, l'amour de l'homme pour Dieu revêtait sa manifestation la plus claire par le service des créatures de Dieu. La vraie religion pour Lowell était d'abord morale. Ce sentiment se révèle pleinement dans les actions héroïques, dans le sacrifice de soi et dans la charité.

« To be a glimpse of summer sent
 Into the bleak hearts of the poor;
 To make God's sunshine evident,
 By opening Eden's humble door
 To souls where darkness reigned before;

To make this cloudy life a part
 Of the eternal grace beyond;
 To forge the vague dreams of the heart
 Into a mighty sceptre-wand
 Whose touch makes freeman of the bond; —

Methinks a life thus spent should rear
 A monument in Fate's despite,
 Whose epitaph would grow more clear
 As truth's sun rose and scattered light,
 Full and more full, from Heaven's glad height. »

(« *The Epitaph* », 1848).

Mais quoique pratique et affranchi des dogmes, son enseignement religieux n'était ni négligent, ni indif-

fèrent aux choses de la foi. Au contraire, il s'attache avec ténacité au simple théisme qui était à la base de la foi unitarienne de sa jeunesse. Du début à la fin il crut à une vie future.

« Then did I know at last
What I had dreamed before,
What the tried heart would patiently forecast
New life when this is o'er. »

(« *Orpheus* », 1845).

Ferme dans sa conception spirituelle de la vie, il se dressa résolument contre le matérialisme scientifique qu'il voyait partout envahir la pensée de sa génération.

« There was a time when I was blest;
The stars might rise in East or West
With all their signs and wonders;
I cared for neither great nor small
As pointedly unmoved by all
As, on the top of steeple tall,
A lightning-rod at thunders. »

(« *The Trustee's Lament* », 1858).

Malheureusement ce poème est une œuvre de trop longue haleine pour être reproduite ici. Il est important car Lowell y expose quelques-unes de ses idées personnelles religieuses et la consolation qu'il trouve dans certaines suggestions qui semblent venir d'une région supérieure au domaine de la raison. Quel que soit le poème de Lowell qui tombe sous les yeux du lecteur, ce dernier ne pourra manquer d'y discerner une délicate et noble personnalité. Lowell était, comme le dit Norton, un homme dont nous aimons à étudier à loisir le caractère. A travers ses expériences di-

verses, frappé de plus d'affliction que la plupart des hommes et doué d'un tempérament poétique et d'autant plus sensible aux côtés cruels de la vie, il garda la même attitude courageuse, la même détermination de regarder la face lumineuse des choses, le même désir passionné de laisser le monde un peu meilleur qu'il ne l'avait trouvé. C'est cette faculté salubre de voir le meilleur en toute chose qui donne à sa poésie un accent délicat et vivifiant. On peut considérer cette qualité comme la base de sa durable célébrité.

« Let it be graven on my tomb : —

'He came and left more smiles behind,

One ray he shot athwart the gloom,

He helped one fetter to unbind,

Men think of him and grow more kind'. »

(« The Epitaph », 1845).

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres.

- Autograph Edition*, Boston, 1904.
Elmwood Edition, Boston, 1904.
Riverside Edition, Boston, 1890-1892.
Standard Library Edition, Boston, 1891-1892.
Complete Poetical Works, H. E. SCUDDER, éditeur, Boston, 1896.
A Year's Life, Boston 1841.
Poems, Boston, 1843.
Poems, second series, Boston, 1844.
Poems, third series, Boston, 1848.
Under the Willows and Other Poems, Boston, 1868.
Heartease and Rue, Boston, 1888.

Revues, journaux, etc.

- American Review*, 1845.
Anti-Slavery Harp, 1849.
Anti-Slavery Standard, 1841, 1842, 1843, 1851.
Atlantic Monthly, 1858, 1890.
Boston Miscellany, 1842.
Broadway Journal, 1845.
Century Magazine, 1899.
Democratic Review, 1841.
Dial, The, 1841, 1842.
Graham's Magazine, 1841, 1842, 1850, 1855.
Harper's Magazine, 1881, 1891.
Harvardiana, 1837, 1838.
Liberty Bell, 1842, 1848, 1849.
Nation, The, 1866, 1875, 1876, 1890.

New York Ledger, 1890.
Our Young Folks, 1867.
Putnam's Monthly, 1854, 1855, 1856.
Token and Atlantic Souvenir, 1842.

Ouvrages sur Lowell.

ALLEN, G. W. — *American Prosody*, New-York, 1935.
CAMPBELL, KILLIS. — *Publications of the Modern Language Association*, XXXVIII, 933-37.
CLARK, Harry H. — *Studies in Philology*, XXVII, 411-41.
COOKE, C. W. — *Bibliography of James Russell Lowell*, Boston, 1906.
FOERSTER, Norman. — *American Criticism*, Boston, 1928.
GRATTAN, C. H. — *American Mercury*, II, 63-69 (May, 1924).
GREENSLET, Ferris. — *James Russell Lowell*, Boston, 1905.
HALE, Edward E. — *Lowell and his Friends*, Boston, 1899.
HAWES, H. R. — *American Humorists*, New-York, 1883.
HUDSON, W. H. — *Lowell and His Poetry*, London, 1911.
NORTON, Charles, E. — *Letters of Lowell*, New-York, 1894.
HOWE, M. A., DEWOLFE. — *New Letters of Lowell*, New-York, 1932.
PARRINGTON, V. L. — *Romantic Revolution in America*, New-York, 1927.
REILLY, J. J. — *Lowell as a Critic*, New-York, 1915.
SCUDDER, Horace E. — *James Russell Lowell : A Biography*, Boston, 1901.

Vu le 1^{er} mai 1939.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*
J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :
*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*
G. ROUSSY.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	7
CHAPITRE PREMIER. — La Poésie de James Russell Lowell.	10
CHAPITRE II. — Liste des Poèmes inédits de Lowell ..	39
CHAPITRE III. — <i>Harvardiana</i>	46
CHAPITRE IV. — <i>A Year's Life</i>	55
CHAPITRE V. — Poèmes publiés dans des Revues, 1841-1843	85
CHAPITRE VI. — <i>Poèmes de 1844</i>	105
CHAPITRE VII. — Poèmes publiés dans des Revues, 1845-1890	121
CHAPITRE VIII. — Conclusion	145
BIBLIOGRAPHIE	165

